

COMMERCE

CAHIERS TRIMESTRIELS PUBLIÉS PAR
LES SOINS DE PAUL VALÉRY,
LÉON-PAUL FARGUE, VALÉRY LARBAUD.

ÉTÉ 1930

CAHIER XXIV

KRAUS REPRINT

Nendeln/Liechtenstein

1969

Reprinted by permission of Mrs. LELIA CAETANI HOWARD

KRAUS REPRINT

A Division of

KRAUS-THOMSON ORGANIZATION LIMITED

Nendeln/Liechtenstein

1969

Printed in Germany

SOMMAIRE

PAUL VALÉRY

MORALITÉS

RENÉ DAUMAL

POÈMES

VALÉRY LARBAUD

DU SEL OU DU SABLE

OSSIPE MANDELSTAM

LE TIMBRE ÉGYPTIEN

TRADUIT DU RUSSE PAR D. S. MIRSKY ET GEORGES LIMBOUR

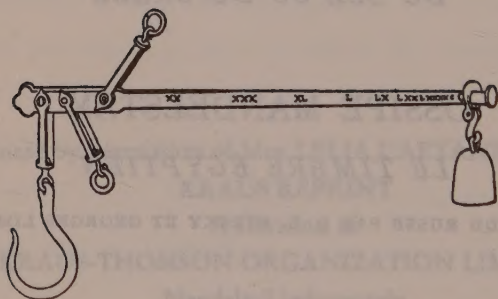
ÉCOLE BOUDDHISTE ZEN

« LES DIX ÉTAPES DANS L'ART DE GARDER LA VACHE »

ADAPTATION FRANÇAISE DE PAUL PETIT

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CE CAHIER 2.900 EXEMPLAIRES
DONT 100 EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE VAN
GELDER NUMÉROTÉS DE 1 A 100, 300 EXEMPLAIRES
SUR PUR FIL LAFUMA NUMÉROTÉS DE 101 A 400,
ET 2.500 EXEMPLAIRES SUR ALFA NUMÉROTÉS
DE 401 A 2900.

N° 2106



MORALITÉS

Pas de haine : — que l'on n'a pas aimés, — que l'on n'a point aimés.

Ni point d'extrême amour pour qui ne connaît point d'extrême haine.

L'ameur est toujours en puissance de haine ; et la haine des états est la se distinguant si mal l'un de l'autre qu'il faudrait inventer un nom particulier pour ces formes compliquées de l'attention passionnée.

Peut-être devrions-nous admettre deux contraires : l'un est celui de l'ameur le plus proche de nous. Mais si nous ne leur avons pas de nos pays.

Il peut y avoir une haine extrême et constante, constante et intense, qui est telle que si les actes ne peuvent l'exprimer, si d'ailleurs

MORALITÉS

Pas de haine véritable possible à l'égard de ceux que l'on n'a pas aimés, — que l'on n'*eût* point aimés...

Ni point d'extrême amour pour qui ne vaudrait point d'être haï.

L'amour est toujours en puissance de haine ; et je sais des états où ils se distinguent si mal l'un de l'autre qu'il faudrait inventer un nom particulier pour ces formes complexes de l'attention passionnée.

Peut-être sommes-nous nécessairement contradictoires si nous tentons de nous exprimer le plus proche de nous. Haine et amour perdent leur sens, *de tout près*.

Il peut y avoir une liaison extraordinairement puissante, constante et intime entre des individus, qui soit telle que ni les actes ne peuvent l'accroître, ni d'autres

actes la réduire — L'éloignement, et même la haine, l'accroissent plus qu'elles ne l'exténuent. Certains sont accablés, profondément atteints par la mort de leur ennemi ; et il y a des maux qui disparaissant tout à coup, laissent l'homme vide et l'âme comme désœuvrée.

Ce qu'on aime, *inspire* — Etre aimé, c'est inspirer, rendre quelqu'un inventif — producteur d'images, de prévenances, de ruses, de superstitions, — de violences.

J'ai vu des gens assez bêtes et assez faciles pour se laisser persuader qu'ils n'aiment pas une chose qu'ils aiment — Et d'autres que l'on fait aimer ce qu'ils ne peuvent souffrir.

Ce sont ceux chez qui les antipathies et les sym-

pathies n'ont pas la force de ces dégoûts physiques qui n'ont pas d'oreilles, et que rien ne peut renverser et tourner en appétit. La fourrure de ces animaux prend le sens qu'on lui donne par le plat et le dos de la main alternés.

Les guerres, les troubles, sont dus au nombre des faibles d'esprit, des crédules, des inflammables, qui sont la matière des actions et fermentations humaines d'ensemble.

Peut-on même concevoir des individus assez *spirituels* pour négliger totalement, laisser s'amortir sans les renforcer et les transmettre, annuler systématiquement tous les *premiers termes*, tous les premiers mouvements et retentissements des faits et des mots ?

Il y a de grandes perturbations dans le monde qui sont dues à la coexistence de « vérités », d'idéaux, de valeur comparable, et difficiles à distinguer.

Les débats les plus violents ont toujours eu lieu entre des doctrines ou des dogmes *très peu différents*.

Lutte plus aigre et plus aiguë entre orthodoxes et hérétiques qu'entre l'orthodoxe et le païen.

Le degré de précision d'une dispute en accroît la violence et l'acharnement. On se bat plus furieusement pour une lointaine *décimale*.

Ce qui m'est difficile, m'est toujours nouveau.

Tout a recours au cerveau. Le « monde » pour être et se reconnaître tant soit peu ; l'Etre pour se rejoindre, se communiquer, et se compliquer. — Le cerveau humain est un lieu où le monde se pique et se pince

pour s'assurer qu'il existe. *L'homme pense, donc Je suis*, dit l'Univers.

La pensée est comme un geste ou acte plus ou moins prompt ; plus ou moins différé ou échappé ; geste de cet être qui a pour membres et pour parties toutes choses possibles ; pour articulations et domaines de ses actes, *le temps* ; pour frontière et terres interdites, *le réel*.

Les plus fortes têtes le sont aussi contre elles-mêmes — Surtout contre elles-mêmes — Par quoi elles se détruisent, mais sans quoi elles ne parviennent pas à leur plus haut.

On ne peut enfermer un homme dans ses actes, ni dans ses œuvres ; ni même, dans ses pensées, où lui-même ne peut s'enfermer, car nous savons par expé-

rience propre et continuelle que ce que nous pensons et faisons à chaque instant n'est jamais exactement nôtre, mais tantôt un peu plus, tantôt un peu moins ou beaucoup moins que ce que nous pouvions attendre de nous ; et tantôt un peu moins, tantôt beaucoup moins... *favorable*.

Ce qui est simple. Car nous-mêmes, consistons précisément dans le refus ou le regret de ce qui est ; dans une certaine distance qui nous sépare et nous distingue de l'instant. Notre vie n'est pas tant l'ensemble des choses qui nous advinrent ou que nous fîmes (qui serait une vie étrangère, énumérable, descriptible, finie), — que celui des choses qui nous ont échappé ou qui nous ont déçus.

Le génie quelquefois est une apparence due à ce fait — que le *plus facile*, le *chemin le plus favorable* n'est pas le même pour tous les hommes. Même si ce

génie existe par la contrainte, cette voie douloureuse doit être la plus aisée, ou même la seule et la nécessaire pour celui qui la suit.

L'infériorité de l'esprit se mesure à la grandeur apparente des objets et des circonstances dont il a besoin pour s'émouvoir. Et surtout à l'énormité des mensonges et des fictions dont il a besoin pour ne pas voir l'humilité de ses moyens et de ses désirs.

On considère sa main sur la table, et il en résulte toujours une stupeur philosophique. Je suis dans cette main, et je n'y suis pas. Elle est *moi* et *non-moi*.

Et en effet, cette présence exige une contradiction ; mon corps est contradiction, inspire, impose contradiction : et c'est cette propriété qui serait fondamentale dans une théorie de l'être vivant, si on savait

l'exprimer en termes précis. Et de même, d'une pensée, de cette pensée, de toute pensée. Elles sont *moi* et *non moi*.

— On désire une analyse délicate de ceci.

On dit : *mon esprit*, comme on dit : *mon pied*, *mon œil*. On dit : *il a l'esprit clair*, comme on dit : *il a l'œil bleu*. *Quel génie !* comme on dit : *quelle chevelure !* — Quoi de plus étrange, et de plus profond que de dire : *Ma mémoire ?*

L'*âme* et la *liberté*, qui furent pris l'une pour une « substance », l'autre pour propriété de cette substance, sont, — à en juger par les occasions où ces mots viendraient d'eux-mêmes à la pensée, — des *états*, parfois des *événements* ; — en somme, des noms d'*écarts*, — des termes qui désignent certaines *singularités* dans la *conscience courante*.

Modestie.

Quand nous faisons une belle chose, ou que nous jugeons telle, ce n'est pas *nous*, qui, sous cette apparence de la faire, la faisons, — *puisqu'elle nous étonne*. Et il faudrait en bonne justice refuser ce que l'on trouve d'excellent, comme on refuse les lapsus, les accidents honteux, les sottises.

Il faudrait même refuser un peu plus encore, les BONHEURS, car il y a moins de chances pour eux dans la plupart des états et des hommes, et par là, ils sont moins de nous que les erreurs.

Homme de génie, il importe que ton *génie* soit si bien dissimulé dans ton *talent* que l'on soit porté à attribuer à ton art ce qui revient à ta nature.

Nous trouvons « justes » ou « bonnes », les idées qui étaient en puissance dans notre être et que nous recevons d'autrui. C'est notre bien. Un hasard seul a fait qu'un autre les eut avant nous, hasard comme celui d'une date de naissance...

Nous les reconnaissons en nous.

Quand une idée, par miracle, trouve son homme, tombe dans l'énergique vivant capable d'elle, en goûte la force, lui fait croire qu'elle est lui-même, l'épouse, l'ordonne, — alors de grandes choses vont se passer. Qu'il soit marchand, ou soldat, ou autre — cette coïncidence va *le vivre*. Que le monde en soit rempli, ou rien que le quartier, il importe peu.

C'est une chance rare. L'homme, l'occasion, l'idée, — trois probabilités se multipliant. Que l'idée ren-

contre son homme, que cet homme rencontre le moyen et l'instant, — alors grands actes, grandes œuvres, fortune ou crime.

J'ai écrit : *l'homme est absurde par ce qu'il cherche ; grand par ce qu'il trouve.*

Il faudrait donc s'exercer à considérer ce qui fut trouvé, et à négliger ce qui est cherché.

Considérer ce qui a été trouvé comme *ce qui devait être cherché*. Et donc essayer si l'allure, la nature, la figure générale de ce qui a été trouvé jusqu'ici, ne devrait pas modifier le sens accoutumé de nos recherches ? Peut-être transformer nos problèmes ? — Notre curiosité ?

— *Réponse.* — Mais la transformation se fait d'elle-même. Voyez autour de vous.

L'homme a le sentiment invincible que les choses pourraient être différentes de ce qu'elles sont. En particulier, qu'elles devraient l'être en ce qui le touche.

Or, ses efforts pour se convaincre du contraire, c'est-à-dire pour se démontrer que *ce qui est* ne peut être autrement, le conduisent à la puissance de modifier cela même. — Plus il reconnaît et reconstitue cette *nécessité*, plus il découvre des moyens de la tourner à son avantage.

Toutes choses sont étranges. Et l'on peut toujours les ressentir dans leur étrangeté dès qu'elles ne jouent aucun rôle ; que *l'on veut ne rien trouver qui leur ressemble*, et que leur *matière* demeure, s'attarde.

Un danger de l'esprit :

ne plus penser que polémiquement, comme devant
un public — en présence de l'ennemi —

Les objections naissent souvent de cette simple
cause que ceux qui les font n'ont pas trouvé eux-mêmes
l'idée qu'ils attaquent.

Il y a des idées pour conversation ; idées pour éton-
ner le monde pendant un temps plus court que le temps
de la réflexion ; des idées pour littérature et articles,
qui ne brillent qu'aux yeux qui courent ; d'autres
pour thèses historiques ou morales — c'est-à-dire pour
spéculations sans sanctions.

L'homme pense en dehors du besoin, comme il fait l'amour en toute saison — et ce détachement des conditions immédiates, cette *utilisation* des choses négligeables fait songer à un rendement toujours plus grand — puisqu'une telle activité qui fut vaine s'est changée peu à peu en industrie, en applications.

Les moyens matériels qui accroissent la science et lui procurent les sensations de l'inattendu, en font un jeu de hasard mitigé, une partie jouée contre la nature, et narguent le philosophe toujours trop pressé de distinguer, de décider et de conclure.

Il suffit d'un verre plus grossissant, d'une mixture un peu plus composée, d'une plaque photographique oubliée auprès d'un corps, pour que soit pénétré d'un frémissement de rupture l'édifice actuel d'un système.

Il arrive que ce que distingue l'analyse intellectuelle soit indivisible par l'expérience, et les « concepts » distincts étrangement brouillés.

Il faut n'appeler *Science* : que *l'ensemble des recettes qui réussissent toujours*. — Tout le reste est *littérature* —

Fait moderne : la théorie épousant la pratique, — d'où modification réciproque de la conception de l'une et de l'autre. Les théories toutes *pures* s'alan- guissent et s'étiolent.

Toute pratique, le plus humble métier, le tour de main d'ouvrier, sont soumis à une analyse et à une reconstitution raisonnée.

Peu à peu, s'introduit ainsi et se fortifie le senti- ment tout neuf que la « pensée » ne vaut que comme intermédiaire entre deux états de l'expérience, entre une question et une réponse ; et je la considère, quant à moi, comme une sorte de... *substance de possibilités*

qui peut prendre, entre ces deux états, — moyennant certaines *contraintes* — une valeur utilisable de transformation.

Ce qui frappe l'homme le plus, c'est aussi ce qui lui semble le plus *accident* ; et cet accident le plus frappant est l'événement qui lui montre soi-même soumis à des lois.

L'homme regarde comme *accident*, et n'éprouve que par accident la manifestation et l'évidence des lois qui le régissent, qui le font, le défont, le conservent, l'altèrent, l'animent, et l'ignorent. Il ne sent battre son cœur que par moments critiques.

S'il tombe, il se rencontre lui-même. Il *se* heurte. S'il peut rêver, et même penser, à voler, à ne pas mourir, à... etc., c'est que les lois sont étrangères à sa pensée. Elles n'y sont que superficie ! *accident aperçu par accident.*

Un « Fait » est ce qui se passe de signification.

On jette un regard perdu par la fenêtre d'une chambre d'hôtel :

*Le royaume de N'importe quoi est habité par le peuple
de N'importe qui —*
dit l'âme.

Le réveil fait aux rêves une réputation qu'ils ne méritent pas.

Les rêves les plus étranges, les plus beaux, les plus hardis — ne sont pas du tout les rêves des hommes les plus profonds, les plus imaginatifs, les plus aventureux.

Tel qui vole le jour, chemine sagement la nuit.

Celui qui étudie les rêves, observe qu'il y a des réveils qui sont de singulières fortunes ; des réveils, qui par leur *époque* relative, par la phase du rêve *quelconque* qu'ils interrompent, par leur mode net de faire une coupe, au bon endroit ou au bon moment, sont précieux à l'égal d'une... « inspiration » — d'une « bonne idée », etc.

Un bruit, une sensation vive m'éveillent au moment même d'un coup heureux de la *partie*. Le jeu s'arrête sur mon gain, — c'est-à-dire sur une combinaison de mon rêve qui se trouve, *d'autre part*, utilisable par la veille.

Si je renverse ceci, ne dirai-je pas qu'une bonne idée, un « éclair » de génie » sont de ces heureux réveils, de ces coupes favorables dans le possible de l'esprit ?

— Est-ce la valeur probable, l'excellence de cette *idée d'entre les idées* qui provoque de soi-même cet arrêt, cette brusque édification, ce *choc du beau contre*

le temps ? Comme s'il y eût un sens, une attente, un crible — qui rendît instantanément plus *intense* ce qui sera *tout à l'heure* — plus *important*.

Morale des rêves.

Incorrection dans les rêves. Rêves où l'on commet des incorrections. — Le sens de *l'infraction* y est développé ; et il semble tendre à commettre ces actes autant qu'à les regretter, et à en avoir honte.

On trouverait par là qu'il y a une secrète identité entre l'impulsion à l'infraction et le remords : le véritable délinquant étant l'homme fortement doué pour le futur remords, — lequel serait enfin de même nature profonde que l'attrait de la faute ?

Un lapin ne nous effraie point ; mais le brusque départ d'un lapin inattendu peut nous mettre en fuite.

Ainsi en est-il de telle idée, qui nous émerveille, nous transporte, pour nous être soudaine, et devient, peu après — ce qu'elle est...

N'oubliez pas — l'imprévu !

Souvenez-vous bien de ce qui n'est jamais arrivé !

L'homme insoucieux, l'imprévoyant, est moins accablé et démonté par l'événement catastrophique que le prévoyant.

Pour l'imprévoyant, le minimum d'imprévu. —
Quoi d'imprévu pour qui n'a rien prévu ?

Les causes véritables sont souvent des faits ou des circonstances auxquels il serait SUPRÊMEMENT

ABSURDE *de songer a priori*, tant ils sont hors du sujet,
— hors de toute prévision.

Les causes à quoi l'on songe sont, au contraire, de celles que l'on trouve *parce qu'on les a déjà trouvées*. Rien n'est plus vain.

En y pensant un peu trop, on en viendrait à faire dépendre la probabilité d'une cause... de son imprévu.

L'homme est animal enfermé — à l'extérieur de sa cage.

Il s'agite *hors de soi*.

Voir de haut.

Les hommes très haut placés ne voient que des sots : ou des sots naturels, ou des sots par calcul, — ou des sots par timidité. —

Et qui leur parle devient sot.

L'ennui est le sentiment que l'on a d'être soi-même une habitude, et de vivre... une *non-existence sensible*, comme si l'on eût la propriété de percevoir que l'on n'est pas. Percevoir que l'on n'existe pas !

L'ennui est finalement la réponse du même au même.

L'enfant et le distrait touchent, manœuvrent ce qui semble fait pour la main, — serrures, robinets, ouvrent les tiroirs, etc.

Les dents mangent les lèvres, — la moustache, — les ongles. Le penseur se gratte le front.

Quand l'âme est absente, les parties du corps ne se reconnaissent plus comme parties du même. Ce sont des bêtes qui se heurtent ; qui font aveuglément, à la

moindre excitation, la seule chose que chacune sait faire.

Le *Même* n'existe que par moments.

Le sérieux se perd dans le sensible ou dans la fumée.

Les enfants préfèrent de jouer entre eux, car entre eux, il se fait un sérieux, ils sont de plain-pied quant au *sérieux*.

Si un être est léger, variable, c'est qu'il fonctionne mieux dans la versatilité.

S'il est profond, c'est qu'une réponse trop prompte ne le replace pas à son point de satisfaction ; et même exacte, même parfaite, il arrive qu'il se trouve content d'elle et non content de soi. Il n'a pas senti la peine que sa trouvaille eût valu qu'il se donnât.

La vie est gâtée aussitôt que l'idée d'un plaisir est le signal même de ce qui peut corrompre ce plaisir : quand le verre touchant aux lèvres fait venir le poison à la pensée ; quand la joie naissante fait frémir d'être joie. Il suffit de quelques *soudures* dans l'esprit pour tout corrompre. Et quelques rattachements de hasard, entre tes idées.

Il est des religions qui ont usé de ces raccords, et rendu l'homme meilleur par savantes perversions de ses réflexes.

La richesse est une huile qui adoucit les machines de la vie.

Le « cœur » est ce qui donne des valeurs instantanées et toutes-puissantes aux impressions et aux choses. Il est en chacun l'arbitre des différentes *importances*. Il est résonateur central qui choisit dans l'équivalence des choses.

Superstitions, pressentiments — impulsions, répulsions — organisation brusque de l'inégalité intérieure des idées...

Que prouve ce cœur, et que valent ces valeurs ?

— L'homme réagit par des idées simples à chaque gêne, à chaque mal, à chaque besoin. Il ne sait guère que *prendre, tuer ou détruire, et fuir*.

Adam prend, mange, se cache. C'est un nègre *nu*.

Nu, car tout son registre de réponses est apparent et immédiat — *Se civilisant*, il résorbe une partie de ses désirs, se prive d'une partie de ses actes de satisfaction, et en dissimule une autre. Le sauvage se cache à l'intérieur, — se fait — *Esprit*.

Nous détruisons donc en esprit ce qui nous gêne le moins ; et *nous accomplissons en esprit* ce qui nous plaît le moins.

Par là se crée *un monde de l'esprit* où l'on s'assouvit, où l'on jouit, où l'on extermine, où l'on parfait son bien, où l'on annule son mal — *complètement* ; où l'on se venge, où l'on commande — *complètement* ; où l'on vit éternellement ; où l'on triomphe, où l'on est aimé, où l'on est beau, sans rien contre soi ; ni gens, ni choses, ni temps.

Ce monde *secret* et *évident* de chacun se compose comme il peut avec le monde observé et subi.

Un homme considérerait froidement divers chemins.

Si je me convertissais, pense-t-il. Première hypothèse. Je simplifierais mes affaires. — J'épouserai tous les bénéfices d'une immense institution. — J'en serai pacifié, encadré, soutenu. Je ferai des livres

qui auraient un vaste public. — Je puiserais des sujets, des mots, des développements dans un trésor illimité de textes et de traditions. — Grande facilité. — Toute une ressource et une mythologie admirable, etc., etc. — Si je me faisais *social* et *populaire*, les avantages ne seraient pas moindres. La foule me porterait ; je lui donnerais des formules ; elle frémirait à ma voix. — Je me rendrais plus puissant que les puissants, en injuriant et maudissant les puissants. — Je vivrais puissamment de la défense des humbles.

Pesons bien toutes les chances. Interrogeons le jour suivant. — Choisissons quelles brebis tondre, et de quelle couleur.

Tout ce en quoi et pour quoi nous avons besoin *immédiat d'autrui* est « ig-noble » — non noble.

S'appuyer sur autrui, rechercher sa faveur, son appui, provoquer son assentiment. Y attacher du prix !...

L'optimiste et le pessimiste ne s'opposent que sur ce qui n'est pas.

Vous êtes d'un parti, mon ami — c'est-à-dire que vous applaudissez ou injuriez contre votre cœur. — Le parti le veut.

Pour que l'injure fasse mal, il faut que l'insulteur nous soit caché en partie et que l'on ne voie que ce qu'il veut. Mais il faut le considérer par transparence, et le voir dans sa solitude.

On trouve alors que seul avec soi-même, il a pensé à celui qu'il abhorre ; il en a formé un fantôme qu'il déchire, abomine, raille, souille en toute naïveté.

Seul avec soi, il se dépense contre une ombre. Qui voit donc *tout* l'insulteur, voit un fou.

Qui donc a le courage de se contraindre à préciser l'opinion probable d'un autre sur soi-même ? Qui ose de considérer la place probable que lui donne cet esprit étranger ? Pensez-y de fort près.

L'homme ne peut offrir à l'homme que son mal. Ce qui se voit dans tous leurs rapports quand ces rapports se développent le moins du monde.

J'ai observé que l'opinion ne hait pas excessivement ceux qui se vantent, et les trouve plus naturels que les modestes, desquels, non sans finesse et sans raisons, elle se méfie.

Elle se moque des vantards et avantageux ; mais elle a un tendre pour eux, car ce lui sont des amants qui ne pensent qu'à elle et qui lui font leur cour.

Modestes sont ceux en qui le sentiment d'être d'abord des hommes l'emporte sur le sentiment d'être soi-mêmes. Ils sont plus attentifs à leur ressemblance avec le commun qu'à leur différence et singularité. Ils se confondent au nombre plus qu'ils ne s'en séparent.

La sensibilité pour *la différence* donne orgueil ou envie ; pour la *ressemblance*, donne *modestie* ou *insolence*, car il y a une insolence qui s'appuie sur l'égalité affirmée et exigée.

L'amertume vient presque toujours de ne pas recevoir *un peu plus* que ce que l'on donne.

Le sentiment de ne pas faire une bonne affaire.

Je lis une explication du *rire* où je ne trouve pas pourquoi les causes alléguées du rire touchent le diaphragme, les muscles de la face, et non les glandes lacrymales. La question n'est même pas posée.

Tel objet fait éclater de rire ; tel autre, éclater en sanglots. Les deux effets n'ont nul rapport connu avec les deux causes ; et nous pouvons (jusqu'ici) concevoir librement que le rire eût pu répondre à quelque douleur, et les larmes amères à un excès de supériorité joyeuse.

L'action d'une *sensibilité* sur une autre, ou plutôt l'effet de la représentation d'une sensibilité dans une autre peut produire d'étranges conséquences.

...Par exemple :

Un mot malheureux, un oubli, un acte automatique de A blesse B. Révolte de B. A souffre du mal qu'il a fait,

et *comme conséquence...* confirme ce mal, le maintient, l'aggrave.

Comme pour se punir d'avoir fait du mal dont il souffre, il aggrave le mal afin d'en souffrir davantage. Ou bien : ne pouvant rattraper le trait, souffrant de l'avoir laissé échapper, souffrant de la souffrance causée, souffrant de s'être diminué, ou ruiné dans l'esprit de B, et ressentant ce qu'il imagine dans B,

Va le rendre *volontaire* (car le volontaire implique *le pouvant n'être pas fait*, qui implique le *n'être pas fait !...*) en le confirmant — en se *forçant* à le confirmer.

Nous n'apercevons des vivants que leurs moyens de défense et leurs organes d'attaque, leur tégument, leurs avertisseurs, leurs prolongements moteurs, leurs armes, leurs outils.

Les mœurs seraient bien changées si toutes les démonstrations et les actes extérieurs, paroles, etc., étaient jugés selon le plus ou moins de conscience, qu'ils supposent dans leurs auteurs, si tout ce qui échappe et se fait sans contrôle de soi était considéré honteux.

Que de jugements sont des émissions de fermentations intestines ! Ils soulagent leurs auteurs et infectent l'air intellectuel des autres. Ainsi les injures, les railleries, les exclamations.

Ce qui distingue un billet faux d'un billet vrai, ne dépend que du faussaire.

Un homme passait en justice accusé de faux, et deux billets portant les mêmes numéros étaient sur la table du juge. Il fut absolument impossible de les distinguer.

— De quoi m'accusez-vous, disait-il ?... Où est le corps du délit ?

Nos véritables goûts, nos véritables hontes, nos faibles, notre crainte clairvoyante de nous-mêmes... c'est tout un musée secret toujours gardé ; et ce bain a pour voisin dans les profondeurs, le Seigneur Dieu, avec la pensée de la mort, les heures mélancoliques et le sombre jardin.

C'est là le lieu de toutes les ombres et de toutes ces vagues certitudes que le mouvement, la lumière, le vent excitant, l'action et la parole *endiablées*, l'amour en bonne voie, l'appétit, *la victoire naissante*, la lutte dure et vive dissipent ou déplacent dans l'âme du moment.

Il y a souvent autant de peine à succomber qu'à résister, à faire le mal qu'à faire le bien ; et autant de combats, et aussi durs, et plus sombres.

La facilité n'explique pas tout ; et le vice a ses sentiers aussi ardues que ceux de la vertu.

Il est des actes coupables qui furent commis avec une répugnance infinie.

Le Continu par le Mensonge.

La continuité de l'amour, de la foi, de l'attitude vertueuse ou noble ; la permanence du génie, de l'intelligence, de l'énergie, de la pureté, et même du vice, — est assurée par la simulation, par la pieuse imitation de l'état le plus élevé par le moindre, de l'état rare par le fréquent.

En toutes choses, le vrai serait maigre sans le faux. Le joueur ne veut avouer, ni s'avouer, la variation de sa chance ; l'amant, celle de son feu ; le héros, la scintillation de son étoile. Il faut faire que les coups manqués ne comptent pas ; dissimuler les doutes, les dégoûts, les sécheresses, les abandons, les échecs et

l'ennui ; résorber les contradictions ; — et d'ailleurs, renforcer les points forts, enrichir sa richesse, accumuler ; toujours falsifier l'instant, minimiser les minima, maximiser les maxima.

L'apôtre implore et dit : Augmentez notre foi !...

Que de grandes choses ne seraient pas sans une faiblesse qui les inspire... O Vanité, mère mesquine de grandes choses !...

La plupart des crimes étant des actes de somnambulisme, la morale consisterait à réveiller à temps le terrible dormeur.

Mensonge.

Ce qui nous force à *mentir*, est fréquemment le sentiment que nous avons de l'impossibilité chez les autres qu'ils comprennent entièrement notre action. Ils n'arriveront jamais à en concevoir *la nécessité* (qui à nous-mêmes s'impose sans s'éclaircir).

— Je te dirai ce que tu peux comprendre. Tu ne peux comprendre le *vrai*. Je ne puis même essayer de te l'expliquer. Je te dirai donc le *faux*.

— C'est le mensonge de celui qui désespère de l'esprit d'autrui, et qui lui ment, parce que le faux est plus simple que le vrai. Même le mensonge le plus compliqué est plus simple que le Vrai. La parole ne peut prétendre à développer tout le complexe de l'individu.

Il y a deux sortes d'hommes — ceux qui se sentent hommes et ont besoin d'hommes —

Et ceux qui se sentent — seuls, et non hommes —
Car qui est vraiment seul n'est pas homme —

Traiter quelqu'un de sot, c'est s'appliquer tout ce qu'on lui retire — Ceci est permis — mais il faut l'affirmer positivement, ce qu'on se garde bien de faire.

Il faut toujours s'excuser de bien faire —
Rien ne blesse plus.

« Etre bon » pour quelqu'un lui suggère de vous réduire en esclavage. Il ne s'en doute pas. Il n'en use que plus pleinement avec vous. Il se met à penser sans effort en disposant de vous. Vous ne faites pas obstacle. Vous entrez implicitement dans les projets qu'il forme, au titre d'un moyen facile.

Les yeux comme organes pour *demander*. Chiens
— Amants fidèles.

— Aussi *bon* qu'on peut l'être quand on y voit clair.

Aussi *humain* qu'on peut l'être quand on distingue les choses selon leur espèce — les sensations comme telles — les idées comme telles, etc.

— Mais c'est là être *terrible* !... dit-Elle.

Dur, mais non cruel, — grande différence, car le dur est commandé par quelque dessein ou quelque objet de pensée, et le cruel par sa jouissance actuelle.

Convention commode. — Lois pénales.

Il est commode de couper ou de couronner une tête, mais dérisoire à la réflexion. C'est croire que cette tête enferme une Cause Première.

Quand elle coupe une tête, la Société croit qu'elle extermine ce qui la blesse, comme un homme gonflé de poison croit se guérir en se brûlant un petit abcès.

La société est gonflée de poisons dont les délits ne sont que des exutoires locaux et accidentels en eux-mêmes... C'est pourquoi la statistique des crimes est régulière et c'est pourquoi il y a une statistique des crimes comme il en est une des accidents, incendies, etc.

C'est que la *Société physique*, les villes, les agglomérations sont comme une accumulation de mouvements, de masses, de combustibles et de comburants, dont çà et là doivent s'effectuer des combinaisons imprévues dans le détail et prévues dans l'ensemble.

Il est imposé à l'homme d'agir comme si les conséquences se réduisaient aux plus prochaines. Le *bien* et le *mal* issus d'un acte n'ont un sens que dans un cercle fort petit autour de leur origine.

S'il n'en était ainsi, les actions seraient indifférentes, car leurs retentissements se mêlent — le bien devient regrettable, et le mal une faveur ; l'erreur est féconde, le crime enrichit à distance un vertueux.

Quelque temps après l'instant même, la confusion s'opère. L'Histoire, cependant, nous veut faire maudire ou bénir des personnages éloignés dont nous ne pouvons démêler la valeur et le sens *actuels* de leurs actes.

Responsabilité.

Une faute est ce qui est enfin puni. La conséquence mauvaise est la marque de la faute. L'homme qui manque du pied pêche contre son rythme, choit et se blesse.

Si on ôte toute conséquence mauvaise pour l'auteur, pas de faute. Ramener la conséquence mauvaise sur l'auteur comme par un miroir, et la lui donner pour but, en faire un effet qu'il a prévu et voulu, c'est là la fiction qui se nomme *responsabilité*. Cet homme a voulu se faire trancher la tête, et c'est pourquoi on a pu la lui trancher. Il a pris le détour d'un crime.

Mais s'il eût ignoré absolument que la conséquence pût s'ensuivre, il n'eût *pu* être puni. Ou bien l'idée de responsabilité s'écroule et la répression (temporelle ou non) devient violence et arbitraire — ou mesure scientifique et inhumaine.

Ainsi faut-il définir la responsabilité : une fiction par laquelle un homme est supposé avoir voulu toutes les conséquences reconnaissables de tout acte qu'il a accompli ; cette supposition étant valable pendant trente ans au plus à partir du jour de son acte.

Ce qu'il y a de criminel dans le criminel, de sale et de sombre — est la non-conscience qui accompagne le crime. Car si la conscience de cet acte était au plus haut degré, le sentiment de son étrangeté et de son objectivité dominerait, et le criminel pourrait dire : « Ce n'est pas *moi* — ce sont mes mains, c'est mon cerveau, — c'est un *rêve*, étonnamment travaillé, surveillé. — Mais je demeure innocent. »

Mais cette conscience incomplète, par laquelle le criminel se sent et se confesse à soi *auteur* et *cause première* du crime, l'empêche donc de se trouver *irresponsable*. Ainsi la responsabilité qu'il se trouve implique une certaine irresponsabilité, — une conscience de soi qui n'est pas au plus haut degré.

La menace de l'aveu.

« Si vous voyiez mon âme. Vous ne pourriez pas déjeuner. »

Morale conservatrice.

Il faut que ce soit *le même* qui possède ce champ, jouisse de tel bien. Et il faut que ce soit *le même* qui couche avec *la même*, et *la même* avec *le même*.

C'est en quoi la morale est « ennuyeuse », impose la monotonie.

On confond le devoir et la loi d'un être ; mais c'est par ignorance de la loi d'un être, que le devoir a été inventé et dicté.

Un homme qui prête un serment, qui jure de... ne peut être qu'un homme aveuglé, ou bien un homme qui n'a pas une « vie intérieure » bien développée.

C'est un primitif.

Les changements d'humeur donnent au prochain l'impression du mensonge alternant avec la vérité. Il prend toujours le mauvais pour le vrai.

Nous prenons toujours le pire pour le fond. Mais le fond n'est bon ni mauvais et ne peut l'être.

...Il ne faut jamais user à l'égard de l'adversaire — même idéal — d'arguments ni d'invectives que soi-même, seul avec soi, on ne supporterait pas d'é-

mettre, qui ne se peuvent véritablement penser, qui n'ont de force que publique, qui font honte et misère dans la nuit et la solitude, c'est-à-dire dans les moments où rien n'empêche de tout comprendre, de tout reconstituer de ce qui est humain, — où nul public n'est à conquérir, à abuser ; nul autrui à confondre, à démonter, à détruire ; où ma propre insuffisance n'est cachée aux yeux de personne, et ma faiblesse aussi évidente que celle dont je pourrais me jouer.

Seul, — c'est-à-dire ayant pour demeure, ce qui est et non ce qui paraît, — étant la demande et la réponse jointes, et non leur division...

Mais quelle est donc l'âme où rien de théâtral ne subsiste, où la lumière *personnelle* n'éclaire inégalement les différents personnages de la pensée ? Ici, tu peux bien voir que ton adversaire est fait de toi...

Rien de plus commun et de plus aisé que d'attribuer à la force ce qui procède de la faiblesse. La vio-

lence marque toujours la faiblesse. Les violents en esprit s'arrêtent toujours aux premiers termes des développements de leurs pensées. Les termes délicats, les résonances fines leur échappent ; et l'on sait que dans cet ordre de finesse se dissimulent les indices les plus précieux et les relations les plus profondes.

Il est étrange à penser que le poids, la puissance de notre vie passée sur notre vie présente, a pour mesure le temps probable de vie qu'il nous reste à accomplir, — car si ce temps est long — le passé s'y compensera, s'affaiblira soi-même. On sera capable de plusieurs existences.

Et donc — qui porte légèrement son passé, allonge sans doute sa vie.

L'homme froid est par là le mieux adapté à la réalité, laquelle est indifférente. — Les choses n'avancent ni ne retardent, ne regrettent ni n'espèrent.

Et cette froideur de cet homme est aussi en harmonie avec le *temps*, c'est-à-dire avec la probabilité croissante du contraire de ce qui est et nous affecte.

Nous sommes enclins à donner une importance *absolue* aux choses qui provoquent en nous des effets physiques tout *irrationnels*. — Entre tous les objets, celui que distingue un pincement au cœur qu'il nous cause, — une chaleur aux joues, — une sécheresse de la gorge, — un suspens de notre souffle, — celui-là *compte* ; il masque les autres ; et les anéantit sur le moment.

Nous sommes d'autant moins *libres* que nous aurions plus besoin de l'être. Par exemple, dans le péril et dans la tentation. Notre liberté est diminuée par les parfums, par le temps qu'il fait, par le danger.

Mais observer que cette liberté dépend de tant de choses ; qu'elle augmente, qu'elle diminue ; que le nombre des actes, des solutions qui nous sont physiquement et moralement possibles à tel moment est bizarrement variable ; que l'énergie dont dispose ce qui juge en nous nos images est une grandeur inconstante, — n'est-ce pas voir qu'elle n'est qu'une conséquence de circonstances qui la resserrent ou l'élargissent, c'est-à-dire une forme de la relation qui peut exister entre ce qui agit sur moi et ma réponse à cette action ?

— Si je me sens une douleur, ou une frayeur, ou quelque besoin, aussitôt moins de pensées, ou moins de domaines de pensée, me sont prochains. Dès que ces gênes s'évanouissent, je reconquiers mon étendue. Je reprends, en particulier, le pouvoir même de me créer moi-même une gêne voulue. Je suis libre : donc, je m'enchaîne. Je me donne une attention, un problème,

des règles de jeu. J'abandonne un certain état. J'abolis le libre-échange et l'égalité des transactions de mon esprit. Je protège tel produit de l'industrie de mes sens, ou de ma pensée. Je spécialise *mon temps*.

Le plus farouche orgueil naît surtout à l'occasion d'une impuissance.

Psaume.

L'esprit libre a horreur de la compétition.

Il prend parti pour son rival.

Il sent trop que si les défaites nous abattent, les victoires nous suppriment.

Celui que peut abattre la défaite, serait aboli et dissous par la victoire.

Il répugne aux deux basses pensées que donnent la victoire et la défaite.

Tout ce qui empêche l'esprit de former toutes les combinaisons l'altère dans son essence, qui est de les former.

Il lui est impossible de haïr ce qu'il se représente librement en soi-même. Comment haïr ce que l'on façonne si nettement ?

Il se place sans effort à un certain point d'univers, dans un certain ordre de valeurs ; et la lutte aussitôt n'est plus une lutte ; et des adversaires ne sont que les membres antagonistes d'un même système qui se transforme et qui périra.

Il sent que les colères, les rancunes comme les joies, ce sont des pertes pour sa liberté, comme les cris et les tremblements d'une machine sont des pertes de son travail.

Mais il est attaché à un corps, à un camp ; à un nom, à des nerfs, à des intérêts.

Notre corps est un parti ; et convoiter le porte au plus haut de sa force. Notre existence est une injus-

tice ; notre intelligence est une offense, par elle-même ; et peut-être la plus amèrement ressentie.

La crainte que nous avons de l'opinion des autres repose sur notre faiblesse qui ne peut s'empêcher de nous la redire en nous contre nous, — c'est-à-dire sans défense possible.

Nous ne savons considérer un jugement comme inséparable de son auteur, et par là méprisable et *fini* comme un homme.

Ne pas essayer d'agir sur la partie instable, sur la surface inconstante des esprits, sur ce que les hommes croient croire et pensent penser ; mais sur ce qu'ils sont. Et ils sont, eux et leurs pensées, sujets de leurs *masses*

cachées, — soumis à leur durée plus grande que la durée de leurs variations, — à des lois simples, à de grosses conditions que les petits, proches et vifs phénomènes de leur sensibilité leur cachent à *chaque instant*.

Il est de la nature de la sensibilité qu'elle brouille *l'intensité* et *l'importance*, donne à de minimes causes des effets démesurés, taise longtemps d'immenses désordres.

Qu'est-ce qu'un « intellectuel » ? — Ce devrait être un homme habile à se débrouiller à peu près dans sa pensée ; qui la traite d'assez haut ; qui ne se croie pas facilement ; qui est insensible aux gros effets dans l'esprit par la connaissance qu'il a de leurs causes ; sur qui l'éloquence n'a pas de prise, sinon par l'art qu'elle peut contenir ; pour qui les mots et les images sont une matière familière...

Ne pas croire lui est naturel. Ou du moins, se fait-il

un devoir de ne donner jamais à ce qu'il entend plus de force que cette parole ne lui en porte, et n'en peut porter avec elle.

Ce qui a été cru par tous, et toujours, et partout, a toutes les chances d'être faux.

Commerce.

Je souffre atrocement. Quand on souffre trop, vient l'idée d'utilité.

Tu souffres, — c'est *pour*. Tu souffres, donc tu payes. Tu achètes, tu rachètes. Etrange commerce.

Cette idée naquit donc *après* le commerce, et parmi des peuplades mercantiles. Justice est Balance. Solvere poenas. Vendetta : vindicatio.

Echange de douleur contre plaisir, de sensation

subie repoussante contre sensation voulue. Mon acte est payé par l'acte de quelqu'un.

Et il y a des escomptes, des marchés à terme, des lettres de change.

Le christianisme a fait entrer Dieu même dans ces marchés. Toute la mythologie : Justice. Talion — Egalité — naît du commerce primitif. — L'Etat est le pivot d'une Balance — Dieu aussi — L'Eternité est une chambre de compensation.

Cette mythique est implantée au plus intime de nous. Nos mœurs sont échanges, et fondées sur des égalités conventionnelles — Politesses — Veuillez agréer (et moi aussi). Coup de chapeau pour coup de chapeau — dent pour dent.

Jusque dans l'amitié et dans l'amour, il y a comptabilité, sentiment de troquer, — crainte d'être *volé*. Doit et avoir.

Le *Do ut des...*

Quel coup de folie, et révolution que d'oser renverser la balance ! Le christianisme a essayé, douté, échoué. Rendre le bien pour le mal, payer au centuple

un verre d'eau. Ouvriers tardifs bien payés, mieux payés que les bons et exacts. Mais c'est toujours donner et recevoir. Toujours le comptoir et l'arrière-pensée ; le calcul, le livre de caisse, le Grand Livre...

Mais le Héros et l'Égoïste pur sont ingénument contre le commerce. Le Héros donne et ne reçoit rien. L'Égoïste vrai reçoit et ne donne rien. Le vrai Héros n'envisage aucune rétribution. Il conçoit que sa nature est de donner tout ce qu'il est, et qu'il obéit à sa nature, qui est son plaisir et sa loi. Le pur Égoïste est identique et de sens contraire. Tous deux s'acceptent. Mérite et démérite sont des couleurs qu'ils ne perçoivent pas. Le Héros n'est pas *libre* en soi — et pour soi. Il semble libre par contraste.

Lui et l'autre sont fermes dans la certitude que les grands actes, les grandes pensées, les souffrances, les jouissances ne servent à rien, ne doivent servir à rien ; rien payer, rien acheter...

L'Église n'autorise pas le suicide. Elle ne nous empêche pas pourtant (elle nous conseille) de nous dire : je suis un sot, une bête, un misérable gredin : autant de suicides.

Laissez les morts ensevelir leurs morts. Ceci veut dire qu'il ne faut s'occuper des morts. Jésus condamne les traditions.

Mérite spirite.

Les spirites, avec leurs tables et leurs alphabets, ont cet immense mérite qu'ils mettent sous forme précise et brutale ce que les spiritualistes, les gens à âmes, dissimulent à eux-mêmes sous un voile de mots, de métaphores et d'expressions ambiguës.

C'est ainsi que les personnes du monde disent les mêmes obscénités que le peuple, mais en termes ternes, élégants et différés.

L'ange ne diffère du démon que par une réflexion qui ne s'est pas encore présentée à lui.

Dieu créa l'homme, et ne le trouvant pas assez seul, il lui donne une compagne pour lui faire mieux sentir sa solitude.

Par le mythe vulgaire du bonheur, on peut faire des hommes à peu près ce que l'on veut, et tout ce que l'on veut des femmes.

Un miroir où l'on se regarde, et qui donne l'envie de se parler — suggère, explique l'étrange texte : *Dixit Dominus Domino meo...* — lui donne un sens.

Vieillir consiste à éprouver le changement du stable.

L'animal n'a soucis ni regrets (j'aime à le croire). Il est sage ; il n'est pas intelligent. Il n'a peur qu'en présence du danger ; et nous, en l'absence.

L'homme a inventé le pouvoir des choses absentes — par quoi il s'est rendu « puissant et misérable » ; mais, enfin ce n'est que par elles qu'il est *homme*.

La suite de la vie conduirait à se permettre ce qu'on s'interdisait, à s'interdire ce qu'on se permettait ; et ceci, jusque dans l'ordre des goûts et des dégoûts.

Cette évolution se compose avec celle due à l'altération par l'âge. On pourrait admettre qu'une existence est accomplie, qu'une vie a rempli sa durée, quand le vivant serait parvenu insensiblement à l'état de brûler ce qu'il adorait et d'adorer ce qu'il brûlait.

La vie est à peine un peu plus vieille que la mort.

La mort abolit tout un capital de souvenirs et d'expériences ; annule je ne sais quel trésor de possibilité... Mais non directement.

Elle agit comme la flamme sur une feuille qui porte quelque dessin, détruit le papier ; et par là, tout ce qui était tracé, — tout ce qui pouvait l'être encore.

Mais il est des maux qui, respectant la matière de cette feuille, altèrent bizarrement les contours des figures dessinées.

Il ne faut demander au ciel que l'*euphorie*, et les moyens de s'en servir.

PAUL VALÉRY.

POÈMES

JE PARLE DANS TOUS LES AGES

Attention, la perle au fond des siècles futurs aux roues de cuivre hurlantes, qui sont les anciens, la perle est dans son écaille vivante sur la table où l'ancêtre rompt le granit chaque matin, qui dure des siècles, pour la nourriture des fils à venir aux places marquées, vêtus d'astres, et celle des fils morts habillés de pierre.

Attention, la perle est dans le creux de la seule main au croisement des rayons sous le ciel solide qui ne pèse pas lourd dans ta gorge, vieux buveur !

A ma voix familière tu me reconnais et cette main, c'est la mienne, tu n'y peux rien, tu ris, vieux toucheur de mondes, mais j'ai saisi la perle et te voilà détrôné, tout en bas.

Va-t'en régner sur les peuples nomades et les douces nations pastorales, j'ai l'œil aussi sur tes vieux bergers et ils en savent long sur la nuit de ta bouche.

Attention, le fil indéfini des siècles tient tout entier dans cette perle qui est ma face et ma fin.

LA TÊTE ET LE TROU

La loi, le monde plein, les seins de pierre et les animaux écrasés à terre.

Le grand silence des sorcelleries, puis le balancement derrière les huttes des yeux rouges et des peaux qui luisent et vibrent.

L'aïeule apporte un bol de lait pour mon dégoût. Il faut fuir.

Les ailes sont aussi de glaise, le fouet ne mord plus sur la chair.

Le monde n'est pas assez plein pour que je sois obligé de le quitter. Mais où est ce vide qui m'attire ? Vide qui me ressemble, vide muni de bras et de jambes, mais plus décevant qu'une statue taillée dans la nuit. Faut-il que j'attende que quelqu'un vienne combler ce vide, ou dois-je

le combler moi-même ? Il y a trop de place pour moi dans le monde. Ce qu'on nomme l'horreur sacrée, les mortes à tête de plâtre, les demi-dieux à pieds de chèvres et les rites monstrueux dans le sang noir des victimes, ce serait pour moi le repos.

Que tout soit plein, et qu'il n'y ait plus rien que tout.

CIVILISATION

*Lorsque la parole fut inscrite
pour la première fois,
l'air clarifié ne pesait plus dans les têtes
et la multitude avait soif.*

*Tous les germes morts, morts dans leur descendance,
l'écorce était le tombeau de la graine,
la montagne achevait de saigner,
et la terre du sang était pierre,
et l'eau du sang était à la mer,
et le feu du sang à l'éclair.*

*Ils gémissaient, les vieux couverts de rouille :
« ...retourne à la roue, mon souffle!
va piétiner sur les planètes*

avec tes pas lourds dans la nuit des cavernes.

Mes enfants n'ont plus de pensées!

Mes beaux enfants ont la cervelle vide!

la vie est facile, ils ne vivent plus... »

*et les vieux mouraient entre les dents de la montagne,
leurs visages veinent le marbre.*

Sous le silex dorment profonds

ceux qui furent plus profonds que le fond de leurs os.

Sous un thorax d'oiseau le vide

sans bornes a cessé de bourdonner.

Mille loups aveugles dans cette soupente!

et moi qui n'ai plus le souffle.

L'ENTRÉE DES LARVES

Le suisse de l'église menait paître ses chèvres dans l'avenue vide. Quelques enfants mouraient ou séchaient aux fenêtres . c'était le printemps et les mains des hommes se déroulaient au soleil, offrant à tous le pain de leurs paumes que les enfants n'avaient pas encore mordu.

Sur les terrasses on se retrouvait entre terre et ciel ; il y eut beaucoup de crânes brisés ce jour-là, de jeunes gens qui voulaient voler au-dessus des jardins.

Les mouettes et les mouchoirs claquaient dans l'air et cassaient du bleu dans les vitres, des steamers de cristal s'enfuyaient par delà les nuages.

Quand le soleil vint, ce fut le tour des vieillards, ils envahirent les rues, assis sur leurs tabourets de bois

grossier, ils charmaient les pigeons et buvaient du lait chaud.

Le ciel était seulement un peu plus foncé et plus haut.

Les arbres s'étirent dans le parc et tendent des pièges aux papillons de nuit, le suisse est rentré dans l'église et les chèvres dorment dans la crypte.

Les femmes hurlent soudain toutes avec des gorges de louves, parce que dans les faubourgs s'est glissé un homme nu et blanc venant des campagnes.

LA CAVALCADE

Du nord au sud, des crêtes de glace aux robes des mers, des doigts de neige aux terres endormies des tempes, la cavalcade court, s'enfle, explose et se reconstruit en carcasses de cuisses et en chimères de carton peint.

La géante aux yeux blancs fait un bruit de raz-de-marée en soufflant dans les orgues de ses doigts creux. Mettez des tapis de mains coupées sur son passage. Eloignez les enfants, leurs ongles pâles mourraient parmi les rires rouges des lèvres luisantes et les gestes monstrueux des femmes mécaniques.

Sur la plage les langues de la mer se retournent et lèchent le sable à rebrousse-poil. Deux bras levés au ciel s'envolent à tire-gorge pour annoncer la procession. Au-dessus de la ligne de dunes une architecture de

poutres vernies se dresse, où s'ouvrent de gros yeux sans profondeur.

L'humanité cherche le héros qui la sauvera. Où est David, le petit berger David? On le cherche partout, on vide tous les sacs de charbon dans tous les entrepôts du monde. Au chant des cigales télégraphistes, les fausses nouvelles étranglent l'espace. De tous les points du monde, on peut voir maintenant, se dressant à l'horizon, et grandissant un peu chaque jour, un bras ou une bouche de carton, ou un doigt de plâtre qui s'écrase entre les dents des cristaux célestes. On n'ose plus sortir que la nuit, en se coulant le long des maisons.

Le dernier jour, un homme débarqua sur la plage, amené par un steamer d'enfant, en fer-blanc et à ressort. Son haut chapeau de tôle noire portait ce mot à la craie : DAVID. Un coup de trompette horriblement faux l'éten-dit raide-mort, et tout fut noyé dans un flot de bière aigrie et d'eau de vaisselle. La procession des géants avait crevé comme un hydropique, et cette fois c'était bien fini.

LA RÉVOLUTION EN ÉTÉ

La lumière est excessive. Les hommes courent acheter des foulards, et ce n'est pas pour se moucher.

Dernier recours : l'éclipse, acrobatie céleste.

Dans le carnaval cosmique, cet homme qui prend au sérieux son rôle de planète ! On brûle le soleil en effigie, ironie du sort, plaisanterie d'esclaves.

Qu'on n'en rie pas trop. Les esclaves tournent maintenant autour de la meule qui moud du vide. Leur sueur enivre les astres, le soleil pansu se traîne dans la poussière des routes, un œil crevé s'ouvre dans le ciel et les esclaves rient, les épaules luisantes.

DICTÉ EN 1925

... Et moi aussi j'ai perdu mon Eurydice !

Choc chanteur de larmes tombant du fond du ciel, sitôt couvert par un rire énorme de charpentes métalliques. Mais quelques jours plus tard, on trouve les réservoirs d'eau percés, les greniers incendiés, des chiens enragés hurlent dans les caves closes. Les asiles d'aliénés, trop pleins, éclatent au visage des villes. On jouit de tout dans toutes les rues, on a du sang dans les yeux, et on se bat à coups de cœurs arrachés, et l'on est encore grimaçant de colère parce que la terre reste ferme, que le sang chaud parfume l'air et que les fleurs des pêcheurs sentent bon. Alors, au détour du sentier où l'on essaie d'étrangler le printemps, on trouve un caillou à la bonne odeur de terre mouillée qu'on se met à adorer éperdument.

« Ceci est le chant de l'homme qui ne ressemble à personne et à qui personne jamais plus ne ressemblera » m'a dit la voix de l'ortie blanche. Il y a dans le clair de lune de grandes dalles pâles qui se soulèvent lentement aux pleurs des crapauds.

...Et moi aussi j'ai perdu mon Eurydice !

Dans les ruisseaux des rues sonnent de petits crânes sur les pavés. Ce n'est plus le temps de faire des enfants ! Meurent les vieillards, puisque la forêt va flamber. Et moi, crispé contre l'impalpable, je craquerai du poids du monde.

(Les clairs de lune... Je sais encore, aux heures de feu, m'étendre dans leur blancheur...)

Mais ce n'est pourtant qu'une porte à trouver ! Qui montrera le bon chemin à l'égaré ? Calme et patience... ô les clairs de lune et les chants des crapauds et des chiens dans l'air pur !

J'ai cassé des torses, j'ai broyé l'air autour de moi ! Parfois l'un d'entre nous part. Un jour, simplement, il n'est plus ici. Et je sais que, reniant tout effort et toute colère, il a trouvé la porte, lui. On m'a fait accomplir

les pires monstruosités — puisqu'il faut avoir tout goûté!
— *Oh! ces corps blanchis de douleur qui luisaient dans les alcôves ; les pires lèpres vous ont rongés : il nous faut vous tuer comme des mouches! Tuer : est-ce la dernière épreuve ? Oh! les cœurs raidis à se rompre, et les bras taillant la chair saignante...*

J'ai hurlé comme un astre égaré dans les longues galeries à l'écho éternel ; on sait qu'on ne verra jamais plus l'air libre et pur des clairs de lune ; l'air libre, oui, l'air libre ! l'avez-vous goûté à pleine bouche, cadavres indignes, semblants de morts, petits suicidés pour rire ; ah ! je sais, on se présente :

monsieur X...
retiré de l'existence

Encore de la chair à bâtir, oh ! la viande qui saigne en plein soleil, celle d'où jaillissent mille rayons...

Et voici le rampement exténué sous les plâtras, sous les poutres humides, dans les greniers vides. Mais on se redresse quand même arc-bouté contre tout, à remplir

l'univers, les os craquent sous la poussée des banquises germées du nord, et c'est la rencontre fatale avec soi-même, et les immondes floraisons de vieux remords quand même à poings mordus, malédictions d'une enfance trop lâche, toute la hideur de ces touffes de cheveux qu'on s'est arrachées et où s'est caillé un sang poisseux, et c'est enfin le miroir brisé, l'effroi des escaliers entr'aperçus, des escaliers sans fin éclairés d'une lumière inexorable pour les espoirs de clairs de lune.

« Patience, patience... sois calme et doux et tais-toi, tais-toi simplement, les plaines du silence, la lueur des lampes sur les fronts, les plaines du silence te montreront la voie... »

Ainsi sourd, douce et sure, pied d'une danseuse dans la brume très loin, ainsi la voix angélique.

Mais l'escalier épouvantable, là, l'œil du démon ! On sait qu'il n'y a plus rien, mais rien, rien (entendez-moi vous le hurler, hommes peu soucieux des citernes crevées dans la ville, des chiens du soir et de la lune sur la gorge blanche des crapauds), rien, rien à faire. Les degrés flambant à l'infini aspirent les pas de leur rica-

nement vers l'escalier sans fin — oh ! plus rien, rien que l'éternité de la chute.

« Et c'est quand même l'éternité. »

L'incantation trouvée, la voix angélique...

Oh ! la tourelle dans le parc aux eaux comme les yeux de la femme venue du pôle, la tourelle quelque part vers l'azur libre dans ses courbes pures (les futurs clairs de lune se blottissent dans le creux des mains), la tourelle d'où l'on voit les filles de clarté neiger dans les jardins. La voix angélique...

LA NAUSÉE D'ÊTRE

*Je ne suis pas venu au monde
pour forger des bras aux centaures,
pour donner mon sang aux mouchoirs
qui sèchent au clair de lune.*

*Je ne suis pas venu au monde
pour combattre mon ombre,
ni pour trouver un jour mes poings
becquetés par les faisans.*

*Je ne suis pas venu pour frapper
ni pour rire à la mort.*

*Je ne me souviens plus,
des civières s'en vont,*

*des galères flambent,
des genoux tremblent et des faucons se posent
sur des boules fragiles et vivantes.*

*Si je regarde en arrière,
la mort s'en va à reculons,
indéfiniment des portes claquent,
jusqu'aux placards de l'horizon.*

*La mort au rire vulgaire
derrière ses persiennes vertes
suce un bonbon anglais
et les tapis sont mouillés de tisanes.*

*Je ne suis pas venu au monde,
au commencement il n'y a qu'un grand rire,
au coin d'une rue une poupée de plâtre
ouvre, en suant une eau verte de rage,
des boîtes qui ne contiennent que des boîtes,
et sans fin des boîtes.*

*Plus loin, comme un cœur suce le sang,
un trou dans une chair gigantesque m'aspire,
des murs vivants, rouges et chauds,
me traînent par la gorge,
je ne veux plus me retourner,
que tout à l'heure on m'assassine
d'un coup de couteau de cuisine
entre les deux épaules.*

IL SUFFIT D'UN MOT

*Nomme si tu peux ton ombre, ta peur
et mesure-lui le tour de sa tête,
le tour de ton monde et si tu peux,
prononce-le, le mot des catastrophes,
si tu oses rompre ce silence
tissé de rires muets — si tu oses
sans complices casser la boule,
déchirer la trame,
tout seul, tout seul, et plante là tes yeux
et viens aveugle vers la nuit,
viens vers ta mort qui ne te voit pas,
seul si tu oses rompre la nuit
pavée de prunelles mortes,
sans complices si tu oses*

*seul venir nu vers la mère des morts —
dans le cœur de son cœur ta prunelle repose —
écoute-la t'appeler : mon enfant,
écoute-la t'appeler par ton nom.*

LA SEULE

*Je connais déjà ta saveur,
je connais l'odeur de ta main,
maîtresse de la peur,
maîtresse de la fin.*

*J'ai touché déjà tes os
à travers ta chair sans âge
pétrie d'insectes millénaires
et des calices de fleurs futures.*

*J'ai dormi depuis les déluges, j'ai dormi
au fond de toi, sur ton épaule, j'ai dormi sans nom —
ta poitrine n'a pas changé,
l'air de la vie n'a plus le nerf de m'éveiller —*

*ne me nomme jamais, ne me réveille pas ;
tes poumons immobiles ont désappris aux miens
à respirer le souffle faible de ce monde*

*le mourant ! car il agonise dans les trompettes,
les pluies battantes, et qu'il crève, le géant faible,
monde vieillard qui s'époumonne
dans le feu pâle auréolant ta tête,*

*cette lueur, ô veilleuse aveugle des morts, pensante
sans sommeil au fond des rêves
loin de l'huile de la vie,
endormeuse, nous avons ensemble ce secret
que je t'ai pris au carrefour martelé de lune ;
souviens-toi, tu étais habillée en petite fille,
tu guettais sur les dalles, la bouche sur ton secret.*

*Souviens-toi, je t'ai prise aux cheveux,
tu as desserré les dents,
souviens-toi, pour moi, pour moi seul,
parce que j'avais tout trahi pour toi*

— oui, messieurs de la fumée et de l'ombre,
je vous ai trahis tous pour elle ;
eau-mère, la vie que tu m'as donnée,
la vie avec la bouche bée,
je l'ai trahie et j'ai trahi le monde pour elle,
pour cette enfant que de vie en vie je retrouve,
l'endormeuse sans sommeil,
la veilleuse de la fin — ô ma mort !

tu as desserré les dents :

a boule, le feu, l'astre de gorge,
la convulsion folle derrière tes lèvres,
indéfiniment derrière tes dents, ce mur
où tant d'autres se cassent la tête,
...et ce que je ne puis dire...

Mais à qui parlerais-je ? toute oreille, tout œil
sombrent dans le silence et la nuit sans mémoire.
Tu veilles seule, enfant des baumes,
mort du carrefour, bois mon sommeil,
ne laisse rien de moi,

*je suis seul à t'avoir vue plus présente qu'elles,
les fumées femelles,
les rôdeuses qu'un vrai regard dissipe,
je t'aime plus loin qu'au fond des rêves,
maîtresse de la peur,
maîtresse de la fin,
ne m'éveille plus,
ne me nomme plus.*

PRÉLIMINAIRES

*Des murs et des tombes,
les mots tombent sur des morts,
les chevaux mordent les morts
et les nues crèvent de maux
que mon souffle y engraisse.*

*Corps de gloire, oui, mais d'abord
la saleté et l'enflure,
le goinfre de ne plus manger
parce que mon feu l'aura mordu
secouera sa peau plissée.*

*L'abcès couvre un oiseau
et voilà, j'ai suffisamment enseigné,*

*venez, les malades ou les pommes soufflées,
vous sortirez de chez moi enfin
couverts de toutes vos pustules
car seul l'os sec est toujours jeune.*

JEU D'ENFANT

Un enfant :

*Un deux, trois, malheur,
un, deux, trois, bonheur,
devinette, devinette,
parle-m'en, parleras-tu
de bonheur ou de malheur?*

Tous :

*Sur les mains et sur les pieds,
danse, danse la tulipe,
au jardin la mouche à miel
se réveille et dit :*

un enfant :

BONHEUR !

tous :

*Bonheur, bonheur, bonheur,
ongles roses des dimanches,
papa est bossu, maman s'est pendue,
un, deux, trois, bonheur, bonheur !*

un enfant :

*Un, deux, trois, malheur,
un, deux, trois, bonheur,
devinette, devinette,
parle-m'en, parleras-tu
de bonheur ou de malheur ?*

tous :

*Au jardin la mouche à miel
se réveille sur les mains,
danse, danse sur les pieds,
la tulipe a dit :*

un enfant :

MALHEUR !

tous :

*Malheur, malheur, malheur,
cheveux ras des jours de fêtes,
mon petit frère est seul chez nous,
il joue avec le rasoir de papa,
un, deux, trois, malheur, malheur !*

RENÉ DAUMAL.

Copyright by Editions Kra (Extraits d'un recueil à paraître :
le Contre-Ciel).

DU SEL OU DU SABLE

LA NAÏVETÉ DE BUGIARDINI.

Son mot, rapporté par Vasari, n'est pas tellement connu qu'on puisse en parler sans le citer d'abord. Il essayait de décrire à un ami une femme dont la beauté l'enthousiasmait, et ne parvenant pas à trouver les mots nécessaires, et suffisamment élogieux, il dit : « Enfin, elle ressemble aux femmes de mes tableaux ! »

Vasari le cite en mot de la fin, comme un trait de naïveté, de jactance involontaire. C'est en réalité une expression frappante de la spécialisation artistique. C'est l'application instinctive du principe formulé par Baudelaire : Persistez dans votre bizarrerie, ou : qu'on reconnâit le génie à ce qu'il « persiste dans sa

bizarrierie », ou sa singularité. Ce qui choque, scandalise, fait rire le « vulgaire », est précisément ce qui est vivant et durable dans une œuvre, sa santé, la richesse neuve, le monde qu'elle apporte au monde. Ce rire nerveux, ces sourires entendus, cette complicité dans la moquerie devant les manifestations du génie, c'est l'attitude des contemporains, et ce qui passe le plus vite. La postérité, éduquée, préparée, prédisposée par les imitateurs, les vulgarisateurs, les commentateurs de l'œuvre, à l'accepter sans examen, sans surprise, ne comprendra même plus cette dérision, ce « vil sur-saut ».

Le monde de Bugiardini s'exprime par des visages et des attitudes de femmes, composées dans la lumière et les couleurs comme des poèmes ou des romans dans la sonorité et les paroles. Il était nécessaire qu'une femme réelle ressemblant, comme par un jeu de la nature, à ces femmes idéales, lui parût la plus belle qu'on pût voir.

COMING OF AGE.

Il arrive qu'un néologisme de basse naissance, de formation demi-savante, dont les délicats se détournent, l'abandonnant aux amateurs de nouveautés voyantes et bon marché, trouve un jour, après quelques années de stage dans les journaux populaires, un écrivain qui l'adopte et qui l'emploie, peut-être une seule fois, mais avec tant de justesse et d'à-propos, qu'il lui fait un sort, le rend possible, acceptable, le fait recevoir dans la langue écrite, ou plus exactement, dans cette langue écrite consolidée qu'on nomme la prose littéraire. C'est un bâtard qui, le jour de sa vingt et unième année, est reconnu et mis en possession d'un héritage ; c'est un pauvre diable sans situation définie, besogneux, dépourvu de tout statut social, qui devient du jour au lendemain un beau fils de famille dont on fête la majorité.

LA PONCTUATION LITTÉRAIRE.

Il doit ou il devrait y avoir des traités spéciaux de ponctuation. Ils sont peu connus. Les grammaires en disent l'essentiel, indiquent la valeur du point, du point et virgule, des deux points, des points de suspension, de la virgule, des guillemets, des parenthèses, et peut-être même des crochets et du virgule-tiret. Mais en poésie et en prose littéraire ces signes, tout aussi bien que les mots, sont soumis à l'arbitraire de l'écrivain, et il y a une ponctuation littéraire à côté de la ponctuation courante comme il y a une langue littéraire à côté du langage écrit courant. La ponctuation d'un écrivain doué d'une forte personnalité sera personnelle et s'écartera plus ou moins des règles fixées par l'usage courant et les grammaires. On pourrait ainsi écrire une histoire de la ponctuation littéraire anglaise, française, etc... depuis l'invention de l'impri-

merie, en tenant compte du fait que, jusqu'à la fixation des orthographes, les imprimeurs ont pu avoir leurs usages particuliers en ce qui concernait la ponctuation comme en ce qui concernait l'emploi des majuscules. Mais après la fixation des orthographes il semble que les imprimeurs aient reproduit plus exactement la ponctuation du manuscrit ; et que, même s'ils ont prétendu la conformer à leurs règles, — aux règles données par les grammaires, — on retrouve là aussi l'empreinte de l'écrivain, la griffe du maître.

Quelques-uns y donnent une grande attention. Dans la première édition de ses « Poèmes », L.-P. Fargue a voulu deux points de suspension, au lieu des trois qui sont d'usage courant, et il les a obtenus, non sans peine. On voit la portée de cette exigence : une plus grande attention demandée au lecteur ; l'économie des moyens, par laquelle l'éloquence, l'émotion, se trouvent contenues, réprimées, fortifiées par cette contrainte même, alors qu'elles s'étalent dans l'égrènement relâché des trois points. On n'a pas suivi, jusqu'à présent, cette initiative. Et peut-être ces deux points ne sont-ils

à leur place que dans la prose quintessenciée (au sens premier) de ces « Poèmes ».

A une certaine époque, Ricardo Güiraldes se plaignait de l'insuffisance et de l'imprécision des signes de ponctuation traditionnels. Il aurait voulu les remplacer ou les compléter par des signes musicaux : soupirs, demi-soupirs. Mais il paraît avoir assez tôt renoncé à cette théorie. En effet, c'est, à mon avis, trop subtiliser ; et les signes que nous avons, dont les valeurs de silence correspondent, en somme, aux signes employés en musique, suffisent à nos besoins.

Il y a une Ponctuation française, anglaise, italienne, etc... du xvi^e siècle ; une Ponctuation du xvii^e siècle, etc. On peut admettre que Montaigne, Rabelais, Ronsard, d'Urfé, Sorel, Corneille, n'aient pas surveillé la leur de très près. Mais il est difficile de croire que des Poètes aussi méticuleux et précis que Maurice Scève et Malherbe n'y aient pas tenu la main, se soient contentés de ce que la tradition typographique de l'époque mettait à leur disposition, et n'aient pas exigé des imprimeurs une stricte obéissance.

Sur ce point les manuscrits existants sont ou seraient notre seul moyen de contrôle.

A l'égard de la Ponctuation les écrivains se rangent en deux écoles ou partis : les libéraux (qui ne sont pas à confondre avec les indifférents : on n'imagine guère un véritable écrivain qui serait indifférent en ce qui regarde sa ponctuation), et les exigeants. Parmi nos contemporains qui appartiennent à la première école, on peut ranger Marcel Proust et Paul Claudel ; leur phrase ou leur verset une fois bien équilibré, bien articulé, bien rythmé, peu leur importe, sauf en des cas particuliers, que l'imprimeur leur applique à tort et à travers les règles de la ponctuation courante ; ces corrections de typographes ne sont que d'insignifiantes fautes d'impression que l'oreille du lecteur corrige spontanément. Et notre imagination place au nombre des libéraux du passé le duc de Saint-Simon, styliste trop ferme, trop arbitraire, et trop grand-seigneur pour descendre à ces minuties. Il n'aurait peut-être même pas surveillé le travail du spécialiste qu'il aurait chargé de préparer l'impression de ses « Mémoires ».

Il est certain que l'enseignement primaire obligatoire, avec tout le bien et tout le mal qu'il a fait, n'a pas manqué de nuire à la ponctuation littéraire. Les imprimeurs ou les correcteurs qu'il a formés ont une fâcheuse tendance à unifier, à neutraliser, les ponctuations personnelles des écrivains. Si bien qu'on peut féliciter L.-P. Fargue d'avoir eu assez de ténacité pour obtenir ses deux points de suspension ; et on imagine que Paul Bourget n'a pas introduit sans peine le virgule-tiret qui s'est employé couramment à partir de la publication de ses premiers ouvrages. (Il l'a probablement emprunté à la typographie anglaise, et on peut dire qu'il l'a introduit en France, puisqu'on ne le rencontre pas, ou tout à fait exceptionnellement, avant le grand succès du « Disciple » et de « Cosmopolis ».) Ce n'était pas une importation inutile : simple, le virgule-tiret indique un silence préparatoire d'un effet, et renforce l'effet ; double, il est une sorte de parenthèse moins exclusive et l'incidente qu'il limite est pour ainsi dire écrite au-dessus de la portée, tandis que l'incidente enfermée entre les paren-

thèses, véritable « a parte », est écrite au-dessous.

Jusqu'à présent je ne me suis heurté qu'une seule fois au préjugé scolaire en fait de ponctuation (j'appartiens plutôt à l'école des libéraux qu'à celle des exigeants). Ce fut au cours de l'impression de l'édition « bourbonnaise » de « Allen », illustrée par Paul Devaux. J'avais écrit, et fait admettre sans discussion, par les typographes des impressions précédentes : « Vous, devenez... » Mais celui-ci protesta, invoquant la règle et l'usage. Je maintins ma prétention, et un des éditeurs la fit admettre, à condition qu'une Note supplémentaire en donnerait les raisons. J'acceptai ce marché, mais avec l'intention de supprimer, dans une prochaine édition, cette Note de pure circonstance, inutile, et qui surchargeait fâcheusement l'ouvrage. Et en effet elle ne figure pas dans l'édition courante, faite peu après l'édition « bourbonnaise ». Dans cette Note provisoire j'expliquais que la fonction de cette virgule, était de mettre l'emphase, ou l'accent, sur le pronom, de telle sorte que ce silence, mouvement de conversation stylisé, équivalait clairement à une périphrase logique

telle que : « Quant à vous, vous devenez... » Et je faisais allusion au rôle de la virgule dans la ponctuation espagnole. En somme le préjugé scolaire voulait des raisons, et je lui en donnais. Cet incident m'a fait voir que cet emploi de la virgule était nouveau en français, et comme il n'est pas inutile non plus, je suppose que mon initiative sera suivie, — ou spontanément reprise par un autre.

LES ÉCŒURANTS.

On m'avait apporté en même temps le petit déjeuner et le courrier. Il y avait un livre, j'en coupai les pages, et j'en lus quelques paragraphes tout en buvant le thé et en mangeant les tostes. (Ce souvenir date d'une quinzaine d'années ; le titre du livre, et le nom de l'auteur m'échappent, — je pense qu'il faudrait chercher du côté de « la suite du Naturalisme », — mais

les circonstances et la substance de cette lecture me sont restées présentes.)

La Préface était un manifeste-diatribes dans la manière virulente de Laurent Tailhade et d'Octave Mirbeau. L'auteur y faisait son apologie et celle de son livre aux dépens d'une foule de confrères qu'il appelait les Hypocrites, les Sycophantes, les Immondes, etc...

J'ai toujours pensé que ce procédé littéraire, sauf dans les cas où il est très habilement mis en œuvre, ne peut avoir tout son effet que sur les personnes dont les nerfs répondent automatiquement aux excitations que produisent les scènes de violence et de brutalité : luttes foraines, pugilats dans la rue. « Injures sont pour la galerie » (1), pour le public du poulailler, les tempéraments populaires, les gens qui se laissent facilement ameuter. Je trouve qu'en général cet éclat et cet étalage de muscles sont surtout ennuyeux et rappellent les proclamations injurieuses des époques électorales

(1) Paul Valéry.

et les polémiques des petits journaux de province. J'écoute pendant un instant, puis mon attention se relâche, se détourne. Ainsi j'abandonnai bientôt cette Préface, et les derniers mots que ma mémoire enregistra furent : « Eux, les Écœurants... »

Le petit déjeuner achevé, je repris ce volume, et je voulus en lire un chapitre pour voir si l'ouvrage tenait les promesses si bruyamment et si maladroitement faites dans la Préface. Je tombai sur une nouvelle selon la formule « tranche de vie », dont l'action avait lieu dans les cuisines d'un hôtel, entre le chef, les marmitons, et les plongeurs. Le style de ce morceau était supérieur à celui de la Préface, et on y sentait la main d'un conteur bien doué. Mais un peu avant la fin du récit, je rencontrai un détail si répugnant, et présenté avec tant de relief, qu'il me fallut immédiatement avoir recours à un flacon de sels, ou à un mouchoir imbibé d'eau de Cologne, — tandis que restait ouvert devant moi, comme l'abîme devant le passager qui se penche sur le bastingage, le livre l'exterminateur des Écœurants.

LA SOURCE DE LA LOIRE.

J'ai entendu ceci dans un café d'une grande ville du Midi de la France :

— La Loire, Monsieur ? La Loire prend sa source à l'Aigoual, dans mon écurie.

Cette phrase est caractéristique et belle. On y retrouve au vif, dans la Nature, le thème de la chanson « Si la Garonne avait voulu... », et il y a un remarquable effet de contraste entre l'Aigoual, l'Aqualis, le Père-des-Eaux, et l'écurie de ce Monsieur, familier des Fleuves, propriétaire en pleine mythologie.

LA RAISON DU PLUS FORT.

« Tout dans la vie est affaire de chance ; et même le succès des ouvrages de l'esprit. De deux livres également bons, le public fête l'un et ne veut rien savoir de l'autre. » — « Quel public ? »

Mais cette remarque générale contenait une intention particulière et trahissait un petit mouvement de jalousie chez celui qui l'avait faite : l'homme de lettres auquel il l'adressait venait d'être, en sa présence, complimenté par un admirateur.

« Non », dit un autre, « le succès n'est pas affaire de chance. D'abord, on n'a jamais que celui qu'on mérite, j'entends pour la qualité. Et puis il faut considérer la durée de ce succès, qui peut aller de trois mois à trois siècles. S'il y a une justice, c'est bien dans les domaines de l'art. »

Considérant ces deux opinions contradictoires, il m'a paru que ni l'une ni l'autre n'était conforme à la réalité. Ce qui triomphe en art comme partout ailleurs, c'est la Raison du plus Fort. Et cela est d'autant plus frappant que cette force éclate parfois dans une extrême faiblesse apparente : chez un malade, un déchu, un inapte à la vie sociale. Il faut lire successivement la vie de Coppée et celle de Verlaine par exemple, et ensuite quelques poèmes de Coppée et quelques poèmes de Verlaine. Coppée n'est pas un

adversaire indigne de Verlaine, mais Verlaine le terrasse à chaque fois ; Verlaine avec ses mauvais habits malpropres et Coppée avec toutes ses médailles.

CONCURRENCE VITALE.

Quel lettré français n'hésiterait aujourd'hui à écrire : « Il était mal armé pour, — mettons, — les luttes de l'existence » ? D'abord, c'est un cliché, mais en outre, ce cliché fait jeu de mots avec le nom de Stéphane Mallarmé. Avant que ce nom fût devenu célèbre, non seulement cette raison pour ne pas employer « mal armé » n'existait pas, mais « Mallarmé » avait à pâtir de « mal armé », plaisanterie rebattue entre les camarades et les familiers du poète, et depuis longtemps usée lorsque Verlaine écrivit :

*Vous n'êtes pas mal armé,
Plus que Sully n'est Prud'homme.*

A présent c'est « mal armé » qui recule devant Mallarmé.

Il doit y avoir d'autres exemples de ces petites fluctuations à l'intérieur des langues écrites et parlées, de ces petits phénomènes de concurrence vitale ; les mots, comme des arbres en forêt, se gênant l'un l'autre dans leur croissance. S'il arrive que l'un meurt ou s'étiolé son voisin étend ses rameaux dans l'espace libéré. Le mot « Grâce » nous vient tout naturellement à l'esprit : longtemps contraint de prendre le signe du pluriel, de s'affubler d'un s final, pour ne pas empiéter sur le haut privilège de la Grâce des théologiens. C'est grâce à vous que... Ou bien on le remplaçait, toutes les fois que c'était possible, par Faveur, à la faveur de... Il a failli en mourir.

Et Causer. L'enseignement primaire et les manuels Dites-Ne-Dites-Pas lui ont porté sans le vouloir un rude coup, lorsqu'ils ont fait la chasse aux expressions où le peuple a tendance à l'employer comme synonyme de Parler. C'est à vous que je cause. Il cause anglais. On a eu peur de se tromper, et on a cessé de dire : Nous causons ; je m'étais attardé à causer avec un ami. Actuellement on trouve encore, avec surprise,

une employée du téléphone qui dit On vous cause, mais c'est l'exception ; une rareté, une attardée. A peu près partout Causer intransitif a fait place à Parler à, Parler avec. Causer est réduit à son emploi actif : Etre cause de... et même sur ce terrain Provoquer et Déclencher (qui doit sa faveur à Paul Claudel) lui font une redoutable concurrence.

Mais Causer intransitif et incorrectement actif a la vie dure et il lutte avec ténacité contre Parler. Comme un étranger qui cherche à entrer en contrebande dans une réunion privée en s'y faufilant à la suite d'un invité de marque, Causer, à la faveur du mot Causerie, — euphémisme pour conférence, — tente une timide rentrée dans l'usage, bon ou mauvais. C'est ainsi que nous avons trouvé récemment dans un journal quelque chose comme ceci : « Tel jour à telle heure, grande soirée artistique et littéraire au Casino de Z... Notre distingué confrère X... y causera sur l'Idéalisme Contemporain. »

Et Royaux dans Lettres Royaux ? Cette survivance, ce vieux monstre pourvu d'un organe rudimen-

taire visible ! Boileau (je crois, ou Voltaire) a dit quelque chose de très spirituel sur cette expression. On peut ajouter que dans ce cas, l'adjectif, en se voyant chargé d'authentifier ce mot de Lettres momentanément si rempli de la volonté souveraine, si proche du pouvoir absolu, perd la tête, et oublie de s'accorder.

VALÉRY LARBAUD.

LE TIMBRE ÉGYPTIEN

LE TIMBRE ÉGYPTIEN (1)

Je n'aime pas les manuscrits
roulés. Certains sont lourds,
tout imbibés de graisse par le
temps, semblables à des trom-
pettes d'Archanges.

La servante polonaise était partie potiner et prier la Sainte Vierge à l'église Quarenghi.

Cette nuit, un rêve : un Chinois couvert de sacs de dames comme de colliers de perdreaux et un duel américain où les combattants tirent au pistolet dans des vitrines de vaisselle, des encriers et des tableaux d'ancêtres.

Ma famille, je vous propose pour blason un verre d'eau bouillie. Avec l'arrière-goût caoutchouté de celle de Pétersbourg, je bois mon immortalité domestique manquée. La force centrifuge du temps a éparpillé nos chaises en bois courbé, et les assiettes hol-

(1) Les événements racontés dans « Le Timbre Egyptien » se passent à Pétersbourg, en 1917, au cours de l'été qui a suivi la Révolution de Février. Le texte renferme de nombreuses allusions à cette époque, ainsi qu'à divers endroits de la ville de Pétersbourg, et à la littérature russe et française. Le lecteur reconnaîtra celles qui ont rapport à *l'Idiot* et au *Double* de Dostoïevsky et à Anna *Karenine*. (N. D. T.)

landaises à fleurs bleues. Il n'en est rien resté. Trente ans ont passé comme un lent incendie. Pendant trente ans, une froide flamme blanche a léché l'envers des miroirs où figuraient des écriteaux d'huissiers.

Mais comment m'arracher à vous, chère Égypte des objets ? Évidente éternité de la salle à manger, de la chambre à coucher, du bureau. Comment me faire pardonner ma faute ? Désirez-vous pour Walhalla le garde-meubles de Kokorev ? Là-bas, vous pourrez être conservés. Déjà les déménageurs horrifiés piétinent et soulèvent le piano à queue, le piano Mignon, semblable à un noir météore verni tombé du ciel. Des bâches s'étendent comme des chasubles dorées de prêtres. La glace glisse sur le côté en descendant l'escalier, manœuvrant sur les paliers toute sa taille de palmier.

Le soir, en se couchant, Parnok avait installé sa queue de morue sur le dos de la chaise viennoise pour qu'elle se reposât durant la nuit aux épaules et aux entournares, et dormît d'un salubre sommeil de cheviotte. Qui sait ? Peut-être sur son arc de chaise, cette queue de morue se tortille-t-elle, se rajeunit-elle, en un mot, plaisante-t-elle ? Cette compagne invertébrée des jeunes gens a la nostalgie du triptyque de miroirs qui s'ouvre chez son tailleur de bonne coupe. A l'essayage, simple sac tenant de l'armure de chevalier et d'une équivoque camisole, le dessinateur-tailleur l'a toute couverte de dessins avec sa craie de Pythagore ; il lui a insufflé la vie, donné l'aisance : « Va, ma jolie, et vis. Apparaîs avantageuse dans les concerts, fais des conférences, aie des amours et des faiblesses. » — Ah ! Mervis, Mervis, qu'as-tu fait ? Pourquoi as-tu privé Parnok de son enveloppe terrestre ? Pourquoi l'as-tu séparé d'une sœur bien-aimée ?

— Dort-il ?

— Je crois bien qu'il dort ! Le voyou ! Il ne vaut pas cette lumière électrique.

Les derniers grains de café disparurent dans le cratère de cet orgue de barbarie : le moulin.

Le rapt était accompli.

Mervis l'avait enlevée comme une Sabine.

Nous comptons par années, mais en réalité dans chaque appartement de Kamenostrovsky, le temps se fend en dynasties et en siècles.

Le gouvernement d'une maison a toujours quelque chose de prestigieux. On ne peut embrasser les périples d'une existence, depuis le moment où l'on a compris l'alphabet allemand gothique jusqu'à la graisse dorée des pâtés universitaires.

L'odeur impérieuse et susceptible de la benzine et le parfum gras du pétrole débonnaire gardent l'appartement exposé aux attaques du côté de la cuisine où font irruption les porteurs avec leurs catapultes de bûches. Les torchons poussiéreux et les brosses réchauffent son sang blanc.

Au début, il y eut l'établi et le planisphère d'Ilyine. Parnok y puisait la consolation. Le papier entoilé impossible à déchirer l'apaisait. Avec le bout de son porte-plume il piquait les océans et les continents, traçant des itinéraires de voyages grandioses. Il comparait le tracé aérien de l'Europe aryenne avec la lourde botte de l'Afrique, avec l'inexpressive Australie. Dans l'Amérique du Sud, à partir de la Patagonie, il trouvait également une certaine finesse.

Le respect de la carte d'Ilyine s'était conservé dans le sang de Parnok depuis le temps fabuleux où il pensait que la chancellerie embrasée des intestins du globe avait donné tout

pouvoir pour leur mission d'enseignement visuel à ces hémisphères bleu-marine et ocre, et que, tels des pilules nutritives, ils contenaient, condensés, la distance et l'espace.

N'est-ce pas avec le même sentiment qu'une cantatrice de l'école italienne, prenant son vol pour une tournée à travers l'Amérique encore jeune, couvre de sa voix la carte géographique, mesure l'océan de son timbre métallique, contrôle par des roulades et des trémolos les pulsations inexpérimentées des machines du paquebot. Les mêmes deux Amérique se renversent sur sa rétine comme deux gibecières vertes contenant Washington et l'Amazone.

Dans les effluves salés de son premier exode maritime elle rénove la carte géographique, en tirant des présages de dollars et de billets de cent roubles au bruissement hivernal.

Le Second Empire lui apporta des déceptions. Aucun bel canto n'y pourra remédier. Partout le même ciel bas, plafond de draps, les mêmes salles de lecture enfumées, les mêmes hampes portant en berne les *Times* et les *Nouvelles* dans la moelle du siècle. Et c'est enfin la Russie.

Voilà ses petites oreilles agacées par krechtchatik, chtchastie, et chtchavel. Voilà que le sans précédent, l'impossible son « H » lui étire la bouche jusqu'aux oreilles.

Et puis des chevaliers-gardes accourront pour son Requiem à l'Église Quarenghi. Les oiseaux dorés, mangeurs de charogne, déchireront de leur bec la cantatrice catholique romaine.

Comme elle est haut placée ! Est-ce la mort ? La mort n'ose souffler mot en présence du corps diplomatique.

Nous la comblerons de panaches, de gendarmes, de Mozart.

A ce moment, les images fiévreuses des romans de Balzac et

de Stendhal traversèrent son cerveau : jeunes gens occupés à la conquête de Paris et qui époussettent leurs escarpins à l'entrée des hôtels particuliers. Et il partit pour reconquérir sa queue de morue.

Le tailleur Mervis habitait la Monetnaïa tout près du lycée Alexandre, mais il était difficile de savoir s'il travaillait pour les lycéens : c'était plutôt sous-entendu, comme on suppose qu'un pêcheur du Rhin attrape des truites et non pas du menu fretin. Tout indiquait que l'esprit de Mervis était occupé de choses autrement importantes que son métier de tailleur. Ce n'était pas en vain que des parents accouraient chez lui tandis que le client reculait abasourdi et repentant.

— Eh quoi ? qui donnera à mes enfants leur petit pain beurré ? dit Mervis et il fit le geste de puiser du beurre dans un pot. Alors, dans l'atmosphère d'oisellerie qui se dégageait de ce logement de tailleur, Parnok entrevit non seulement le beurre découpé en étoile et décoré de pétales couverts de rosée, mais aussi des bottes de radis. Puis, Mervis détourna habilement la conversation sur l'avocat Grusenberg qui lui avait commandé en janvier un uniforme de sénateur, sans raison apparente introduisit dans son discours son fils Aron, élève du conservatoire, s'embrouilla, commença à s'ébrouer et s'esquiva derrière la séparation.

— Eh bien, pensa Parnok, tout cela est peut-être bien arrivé. Peut-être ma queue de morue n'est-elle plus ici et l'a-t-il vraiment vendue pour payer la cheviotte.

Et puis, en y réfléchissant bien, Mervis n'a pas le sens de la coupe d'une queue de morue. Il tombe toujours dans la redingote. Évidemment qu'il en a davantage l'habitude.

Lucien de Rubempré portait du linge de toile grossière et un complet disgracieux coupé par le tailleur du village ; il mangeait des marrons dans la rue et avait peur des concierges. Un jour de bon augure où il se rasait l'avenir naquit de l'écume du savon.

Parnok était seul, oublié de Mervis et de sa famille. Son regard tomba sur la séparation derrière laquelle bourdonnait, dans un épais miel juif, un contralto de femme. Cette séparation toute couverte d'images présentait l'aspect d'une assez bizarre iconostase.

Il y avait là, en manteau de fourrure Pouchkine au visage tordu et des Messieurs semblables à des porte-flambeaux de processions funéraires le faisaient sortir d'un carrosse étroit comme une guérite et, sans prêter attention au cocher coiffé d'un chapeau d'archevêque, allaient le jeter sous la porte-cochère. A côté, Santos-Dumont, pilote démodé du xix^e siècle, en veston à glands et deux rangs de boutons, projeté par le jeu des éléments hors de sa nacelle, restait suspendu par une corde à contempler le vol plané d'un condor. Il y avait encore des Hollandais montés sur des échasses ; avec la démarche des cigognes, ils parcouraient leur petite patrie.

II

Les lieux de rendez-vous des Pétersbourgeois ne sont guère nombreux. Ils sont consacrés par le temps, le bleu marin du ciel et la Néva. On pourrait les marquer par des croix sur le plan de la ville, au milieu des jardins à la lourde toison et des rues en carton. Peut-être ont-ils changé au cours de l'histoire ; mais quand on approcha de la fin et quand, la température de l'époque ayant sauté à 37,3, la vie passa au galop, se lançant sur un faux appel telle une brigade de pompiers cornant la nuit le long de la blanche perspective Nevsky, on pouvait les compter sur les doigts.

C'était d'abord le Pavillon Empire dans le jardin des ingénieurs (un étranger aurait redouté d'y fourrer le nez de peur de tomber dans des affaires qui ne le regardaient pas et de se trouver obligé de chanter, sans raison, un air italien) ; puis il y avait les sphinx thébains en face de l'Université ; un troisième endroit à l'embouchure de la Galernaia, l'Arc de piteuse apparence, ne pouvait même pas servir d'abri en cas de pluie ; un quatrième était, au Jardin d'Eté, une allée latérale dont j'ai oublié l'emplacement, mais que tout homme au courant vous indiquerait sans difficulté. Et c'était tout. Il n'y avait que les fous pour s'attrouper à des rendez-vous près du Cavalier de Bronze ou de la colonne Alexandre.

Il existait à Pétersbourg un petit bonhomme en souliers vernis, méprisé par les concierges et les femmes. Il s'appelait Par-

nok. Dès le début du printemps, il se précipitait dans la rue et trottnait sur les trottoirs encore mouillés, avec ses petits sabots de mouton.

Il avait envie de devenir drogman au Ministère des Affaires Etrangères, d'embarquer la Grèce dans quelque démarche risquée et d'écrire un mémorandum.

De février, il avait retenu l'événement suivant : on transportait à la baratterie des blocs de bonne glace de fond. Les morceaux géométriques en étaient entiers et sains : ni le printemps ni la mort ne l'avaient encore attaquée. Mais avec le dernier traîneau passa une petite branche de sapin d'un vert éclatant, gelée sous son verre bleu-ciel, comme une jeune grecque dans un cercueil ouvert. Le sucre noir de la neige cédait sans résistance sous les pas et les arbres se dressaient entourés de petites lunes attiédies de terre dégelée.

Une parabole insensée faisait la liaison entre Parnok et les enfilades somptueuses de l'histoire et de la musique.

— Un temps viendra, Parnok, où après un affreux esclandre on te mettra ignominieusement à la porte ; on te prendra par le bras et de la Salle Symphonique, de la Société des Amis et des Amateurs du Dernier Cri, du Cercle intime de la Cigale, du Salon de M^{me} Pérépletnik, qui sait d'où encore, tu seras chassé, diffamé, déshonoré.

Il avait des souvenirs faux : il était par exemple certain d'avoir, quand il était encore petit garçon, pénétré secrètement dans la majestueuse salle de conseil et d'y avoir tourné le commutateur. Toutes les grappes d'ampoules, les paquets de bougies au milieu de leurs glaçons de cristaux flamboyèrent soudain comme une ruche inanimée. La lumière électrique jaillit avec une telle brutalité qu'il en eut mal aux yeux et pleura.

Chère, aveugle, égoïste lumière.

Il aimait les tas de bois, les fagots et les bûchers. L'hiver la bûche sèche doit avoir un son clair, être légère et creuse et le bouleau dont la moelle est jaune citron ne doit pas peser plus lourd que du poisson gelé. Il sentait la bûche comme vivante dans sa main.

Dès l'enfance il s'attachait à toute chose futile, faisant un événement du bruit de tramway de la vie et dès qu'il eut des désirs amoureux, il essaya d'expliquer cela aux femmes, mais elles ne le comprirent pas ; aussi, pour se venger, ne leur parla-t-il plus que dans un langage grotesque et ampoulé de coquecigrue et sur des sujets élevés de pure philosophie.

Le prénom et le nom patronymique de Chapiro étaient Nicolas Davidovitch. On ne sait d'où lui était venu ce nom de « Nicolas » mais sa combinaison avec le patronymique « Davidovitch » nous charmait. Il me semblait que Davidovitch, c'est-à-dire Chapiro lui-même saluait, en rentrant la tête dans les épaules, on ne sait quel Nicolas et le priait de lui prêter de l'argent.

Chapiro dépendait de mon père. Il passait de longues heures dans l'absurde bureau près de la presse à polycopier et du fauteuil « style russe ». De Chapiro on disait couramment qu'il était honnête mais que c'était « un pauvre homme ». Je ne sais pourquoi j'étais convaincu que les « pauvres hommes » ne dépensent jamais plus de trois roubles et qu'ils habitent obligatoirement le quartier des Sables. Nicolas Davidovitch était, avec sa grosse tête, un hôte rude et bon qui ne cessait de se frotter les mains en souriant d'un air coupable comme un commissionnaire auquel on aurait permis d'entrer dans le salon. Il sentait le tailleur et le fer à repasser.

J'avais la certitude que Chapiro était honnête et comme cette pensée me faisait plaisir, je désirais secrètement que nul autre que lui n'osât l'être. Au-dessous de Chapiro, dans la hiérarchie sociale, il n'y avait que les commis de bourse, ces mystérieux garçons de course qu'on envoyait à la banque et chez Kaplan. De Chapiro partaient les fils qui, grâce aux garçons de course, nous reliaient à la banque et à Kaplan.

J'aimais Chapiro parce qu'il avait besoin de mon père. Le quartier des Sables où il habitait, était un Sahara qui entourait l'atelier de lingerie de sa femme. J'avais le vertige à l'idée que des gens pussent dépendre de Chapiro. J'appréhendais qu'une tornade ne s'élevât du quartier des Sables et n'enlevât comme une plume, comme un billet de trois roubles la lingère, sa femme, avec son unique ouvrière et ses enfants avec leurs abcès dans la gorge.

La nuit, quand je m'endormais sur mon sommeil fatigué, à la lumière bleue de la veilleuse, je me demandais ce que je pourrais faire pour Chapiro : lui donner un chameau et une boîte de dattes afin qu'il ne pérît pas dans les Sables, ou le conduire avec cette martyre, M^{me} Chapiro, à la cathédrale de Kazan, dont le voile troué était noir et doux.

Il existe un obscur symbolisme des idées morales qui remonte à l'enfance : le bruit de la toile qu'on déchire peut représenter l'honnêteté et le froid du madapolam la sainteté.

Mais le coiffeur, tenant au-dessus de la tête de Parnok un flacon pyramidal de « Pixafone », projetait sur le sommet de son crâne devenu chauve aux concerts de Skriabine, un jet droit et froid du liquide brun, plaquait sur sa nuque l'huile sainte congelée. Alors, quand il sentait sur ses tempes la myrrhe glacée, Parnok se ranimait. Un petit frisson de concert parcourait sa peau sèche

et (« maman, aie pitié de ton fils ! ») pénétrait sous son col.

— Pas trop chaud ? demandait le coiffeur, en versant sur sa tête, après le précédent onguent, un broc d'eau bouillante ; mais Parnok ne faisait qu'abaisser convulsivement les paupières et s'enfoncer davantage dans le billot de marbre du lavabo. Puis son sang de lapin se réchauffait instantanément sous la serviette velue.

Parnok était victime de ses préjugés sur la façon dont doit se développer une histoire d'amour.

Sur du Vergé, mes maîtres, sur du Vergé anglais, à la forme avec des filigranes, il annonçait à la dame qui ne se doutait de rien, qu'il venait de polir comme un carat de diamant, de remettre en bon état de combat, tout l'espace qui se trouve entre la Millionaïa, l'Amirauté et le Jardin d'Été.

Ce papier, cher lecteur, aurait pu servir à la correspondance des Caryatides de l'Ermitage pour échanger leurs expressions de condoléances ou d'estime.

Ainsi, il y a donc au monde des gens qui n'ont jamais eu de maladie plus dangereuse que le rhume de cerveau et qui restent accrochés à l'époque comme des décorations de cotillon. De tels hommes ne se sentiront jamais adultes et à trente ans, sont toujours à se plaindre et à trouver quelqu'un qui les offense. Personne ne les a jamais gâtés, mais ils sont corrompus comme si toute leur vie ils avaient reçu la ration académique avec sardines et chocolat. Ce sont des brouillons qui savent seulement déplacer les pièces sur l'échiquier, mais s'engagent tout de même dans le jeu pour voir ce qui arrivera. Ils auraient dû vivre toute leur vie dans une villa chez des amis, à écouter le cliquetis des tasses sur le balcon, autour du samovar chauffé avec des pommes de pin et à

converser avec les marchands d'écrevisses et le facteur. Volontiers, je les aurais tous réunis et installés à Sestrovetsk, parce qu'aujourd'hui aucun endroit ne s'y prête plus.

Parnok était un homme de l'avenue Kamennooostrovsky, une des rues les plus légères et les plus irresponsables de Saint-Pétersbourg. En 1917, après les journées de février, cette rue était devenue encore plus légère, avec ses blanchisseries à vapeur, ses boutiques géorgiennes où l'on vendait le cacao qui devenait rare, et les autos lancées à folle allure du gouvernement provisoire.

Ne déviez ni à droite ni à gauche ; là est le chaos, là est la brousse sans tramways. Mais sur le Kamennooostrovsky, les tramways filent à une vitesse inouïe. Le Kamennooostrovsky est un jeune homme frivole qui a amidonné ses deux uniques chemises de pierres et le vent de la mer siffle dans sa tête à tramways. C'est un jeune gommeux sans travail qui rapporte ses maisons sous le bras comme un pauvre beau revient de chez la blanchisseuse avec son paquet aérien.

III

— « Nicolas Alexandrovitch, révérend père Bruni ! »

Parnok interpella le prêtre imberbe qui avait tout l'air de n'être pas habitué à sa soutane et tenait à la main un petit paquet odoriférant de café grillé et moulu.

— « Révérend père Nicolas Alexandrovitch, accompagnez-moi s'il vous plaît. »

Il tirait le prêtre par sa large manche de lustrine et l'emmena comme un petit bateau. Il était difficile de parler au père Bruni. Parnok le considérait un peu comme une dame.

C'était l'été Kérénsky et le gouvernement de nouilles tenait ses séances.

Tout était prêt pour un grand cotillon. A un certain moment, il sembla que les citoyens resteraient pour toujours ainsi, comme des chats ornés d'un ruban.

Mais les Aïsors, les cireurs de bottes, commençaient déjà à s'agiter comme des corneilles avant une éclipse et chez les dentistes il n'y avait plus beaucoup de dents en or.

J'aime les dentistes pour leur amour de l'art, leur largeur de vue, leur tolérance en matière d'idées. J'aime, pauvre pécheur que je suis, le grincement de la fraise, cette pauvre sœur terrestre de l'avion qui vrille pareillement de sa petite tarière l'espace azuré.

Les jeunes filles se troublèrent devant le père Bruni ; le jeune père Bruni fut tout confus devant les frivolités en batiste, tandis que Parnok se couvrant du prestige de l'Église, toute séparée qu'elle fût de l'Etat, se disputait avec la patronne.

C'était une terrible époque : les tailleurs reprenaient les queues de morue et les blanchisseuses se moquaient des jeunes gens qui avaient perdu leur fiche.

Le moka grillé dans le petit sac du père Bruni chatouillait les narines de la matrone furieuse.

Ils s'engagèrent dans la buée chaude de la blanchisserie où six jeunes filles gazouillantes roulaient le linge sur des bâtons et le repassaient. Ces séraphins espiègles remplissaient leur bouche d'une eau qu'ils soufflaient en pluie sur les frivolités de zéphyr et de batiste. Elles s'amusaient avec des fers à repasser terriblement lourds sans s'arrêter une seule minute de jacasser. Les colifichets de vaudeville dispersés en écume sur les longues tables attendaient leur tour. Dans les mains des jeunes filles, les fers à repasser soufflaient de la vapeur le long de leur parcours. Ces cuirassés se promenaient sur de la crème fouettée et les demoiselles faisaient jaillir l'eau.

Parnok reconnut sa chemise : elle se reposait sur un rayon, brillant de son plastron de piqué, repassée, bardée d'épingles, avec ses fines stries cerise mûre.

— Mesdemoiselles, à qui celle-ci ? »

« Au Capitaine Krzyzanowski, répondirent les jeunes filles en un chœur mensonger et cynique.

« Mon père, la patronne s'adressa au prêtre qui se tenait comme un détenteur du pouvoir dans la buée repue de la blanchisserie et la vapeur se déposait sur sa robe comme sur un portemanteau familial.

— Mon père, si vous connaissez ce jeune homme, donnez-lui un bon conseil. Même à Varsovie je n'ai pas vu son pareil. Il m'apporte toujours de l'urgent, mais qu'il aille au diable avec son urgence. Il pénètre la nuit par la porte de service, comme si j'étais le curé ou la sage-femme. Je ne suis pas assez folle pour lui donner le linge du capitaine Krzyzanowski. Ce n'est pas un gendarme, mais un véritable lieutenant. Ce Monsieur n'a dû se cacher que pendant trois jours et après les soldats l'ont eux-mêmes élu au Comité du Régiment et l'ont porté en triomphe.

Il n'y avait rien à répliquer et le père Bruni jeta à Parnok un regard suppliant.

Pour moi, au lieu de fers à repasser, j'aurais volontiers distribué à ces jeunes filles des violons de Stradivarius, légers comme des nids d'étourneaux et donné à chacune un long rouleau de notes manuscrites. Tout cet ensemble demandait à être peint sur un plafond. La robe dans les nuées de vapeur passerait pour la soutane d'un abbé chef d'orchestre. Les six bouches rondes s'ouvriraient non comme les trous de couronnes de brioche de la rive Saint-Pétersbourg, mais en petits ronds étonnés du Concert du Palazzo Pitti.

IV

Le dentiste raccrocha la trompe de la fraise et s'approcha de la fenêtre.

— Oh ! Oh ! regardez-moi ça !

Le long de la Gorokhovaia une foule avançait dans un bruissement pour ainsi dire religieux. Au milieu de cette masse s'ouvrait un espace libre en forme de carré. Mais ce soupirail à travers lequel se montraient les damiers des pavés renfermait un système ordonné : cinq ou six hommes qui paraissaient les maîtres de cérémonie de cette procession y avançaient. Ils marchaient d'un pas d'aide de camp. Entre eux, des épaules rembourrées et un col couvert de pellicules.

La reine de cette étrange ruche était la forme humaine que les aides de camp faisaient avancer à petits coups, dirigeaient avec précaution, protégeaient comme une perle.

Dire qu'elle n'avait pas de visage ? Non, le visage était là ; quoique dans la foule les visages n'ont aucune importance : il n'y a que les nuques et les oreilles qui aient une vie indépendante.

Ainsi avançaient des épaules, portemanteaux rembourrés d'ouate, des jaquettes de marchés aux puces abondamment saupoudrées de pellicules, des nuques irritables et des oreilles canines.

« Tous ces hommes sont des marchands de brosse » eut le temps de penser Parnok.

Quelque part entre le Marché au foin et la ruelle de la Farine, dans ces ténèbres de quincailleries et de tanneries, dans cette sauvage pépinière de pellicules, de punaises et d'oreilles décollées était née cette étrange confusion qui donnait la nausée et répandait la contagion.

« Ils puent les boyaux soufflés » pensa Parnok et on ne sait pourquoi il se souvint du terrible mot « tripes ». Il eut presque un léger mal de cœur en se rappelant comment le jour précédent, dans une boutique, une bonne femme avait en sa présence demandé des « poumons » — en réalité à cause de l'ordre terrible qui tenait la foule enchaînée.

Là une rude solidarité faisait la loi. Tous, sans exception, répondaient de la préservation et de l'arrivée en bon état du portemanteau pelliculeux, au bord de la Fontanka et à la péniche-vivier. Qu'un seul, par la plus timide exclamation vînt en aide au possesseur du col malchanceux — qui était évalué plus cher que la zibeline ou la martre, et il serait lui-même déclaré suspect, hors la loi, serait happé dans le carré vide. Le tonnelier-cercleur, la Peur, était l'artisan de ce défilé.

Les citoyens à nuque, dans un ordre cérémonial, tels les Chiïtes les jour du Shahé Vakse, avançaient inexorablement vers la Fontanka.

Et Parnok, pareil à une toupie, descendit l'escalier édenté et dépourvu de concierge, abandonnant le dentiste ahuri auprès de la fraise qui pendait comme un cobra endormi et, répétant au lieu de toute pensée : « On fabrique des boutons avec le sang des animaux ».

Temps, timide chrysalide, papillon saupoudré de farine, jeune juive collée contre la devanture d'un horloger... il vaudrait mieux que tu ne regardes pas !

Ce n'est pas Anatole France que nous enterrons sous un catafalque à plumes d'autruche, élané comme un peuplier ou comme la pyramide à trolley qui fait ses courses la nuit pour réparer les poteaux télégraphiques ; nous conduisons un petit bonhomme pour le jeter à la Fontanka, à la péniche-vivier, à cause d'une montre américaine, à cause d'une montre en argent blanc de conducteur, à cause d'une montre de loterie.

Finis de te promener, mon bonhomme, dans la ruelle Chtcherbakoff, finis de cracher sur les mauvaises boucheries tartares, finis d'attraper les rampes des tramways, finis de te rendre à Gatchina chez l'ami Seriojka, d'aller aux bains publics et au cirque Ciniselli, tu as vécu, mon bonhomme — et, assez !

Parnok courut d'abord chez l'horloger. Celui-ci était assis en Spinoza bossu, et, à travers sa petite loupe israélite, regardait les insectes des ressorts.

— Avez-vous le téléphone ? Il faut prévenir la milice.

Mais comment un pauvre horloger juif de la Gorokhovaïa peut-il avoir le téléphone ? Des filles, il en a, tristes comme des poupées de massepain, et des hémorroïdes, il en a, et du thé avec du citron, et des dettes, mais le téléphone, non.

Ayant fait à la hâte un cocktail de Rembrandt, de peinture espagnole de chèvre et de crissement de cigales — et sans avoir même touché des lèvres cette boisson, Parnok s'en fut en courant.

Se faufilant de biais le long du trottoir et devantant la procession pleine de dignité des lyncheurs, il entra dans une des boutiques de miroirs qui, comme on le sait, sont toutes réunies dans la Gorokhovaïa. Les miroirs s'entrejetaient des reflets de maisons semblables à des buffets, des morceaux glacés de rue qui grouillaient et la foule des cafards qui semblaient là-dedans encore plus terribles et plus poilus.

Le marchand de miroirs, un tchèque soupçonneux, soucieux de l'honneur de sa maison immaculé depuis 1881, lui ferma la porte au nez.

A l'angle du Voznessensky apparut le capitaine Krzyzanowski en personne, avec sa moustache pommadée. Il portait une capote de soldat, mais il avait son sabre et d'un air désinvolte glissait à l'oreille de sa dame des tendresses de garde à cheval.

Parnok s'élança vers lui, comme vers son meilleur ami, le suppliant de sortir son arme.

« Je respecte le moment », prononça froidement le capitaine cagneux, « mais je vous prie de m'excuser, je suis avec une dame » et s'emparant adroitement de sa compagne, il fit sonner ses éperons et disparut dans un café.

Parnok courait, battant le pavé de ses sabots de mouton, ses souliers vernis. Ce qu'il craignait le plus au monde était d'attirer sur lui les mauvaises grâces de la foule.

Il y a des gens qui, sans qu'on puisse dire pourquoi, ne plaisent pas à la foule. Elle les repère tout de suite, les persécute et leur fait des pichenettes sur le nez. Ils ne reviennent pas aux enfants et ne disent rien aux femmes.

Parnok était de ce nombre.

Ses camarades à l'école le taquinaient, l'appelant « brebis », « sabot vernis », « timbre égyptien », et d'autres noms vexants. Sans raison apparente, les enfants avaient répandu le bruit qu'il était « enleveur de taches », c'est-à-dire qu'il connaissait un produit contre les taches d'huile, d'encre, et toutes autres ; ils volaient à leurs mères les guenilles les plus hideuses, les apportaient en classe et d'un air innocent proposaient à Parnok d' « enlever la petite tache ».

Voilà enfin la Fontanka, cette Ondine des chiffonniers et des étudiants affamés aux longues tignasses graisseuses, cette Lorelei d'écrevisses à la nage qui fait de la musique sur un peigne édenté, rivière protectrice du Petit Théâtre avec sa Melpomène déplumée, chauve, pareille à une sorcière et parfumée au Patchouli.

Mais quoi ? Le Pont Égyptien (1) n'a jamais rien humé de l'Égypte et aucun homme respectable n'a jamais vu Monsieur Kalinkine (1).

L'innombrable nuage de sauterelles humaines arrivé d'on ne sait où avait noirci les rives de la Fontanka, englué la péniche-vivier, les barques de bois, les pontons, les escaliers de granit et jusqu'aux bateaux des potiers de Ladoga. Des milliers d'yeux regardaient l'eau couverte d'arcs-en-ciel de pétrole qui scintillaient de toutes les nuances du naphte, de la nacre, de la crasse et de queues de paon.

Pétersbourg s'était proclamé Néron et était aussi dégoûtant que s'il mangeait un potage de mouches écrasées.

Qu'importe ? Il téléphonait de la pharmacie, il téléphonait au poste de police, téléphonait au gouvernement, à l'État qui était disparu, qui s'était endormi comme une carpe.

Il aurait pu avec tout autant de succès téléphoner à Proserpine ou Perséphone chez lesquelles le téléphone n'a pas encore été installé.

Ceux des pharmacies sont fabriqués avec le meilleur bois de scarlatine. Ce bois pousse dans le bosquet des canules et sent l'encre.

Ne téléphonez pas des pharmacies Pétersbourgeoises : l'appa-

(1) Noms de ponts à Saint-Pétersbourg.

reil se desquame et la voix s'éteint. Rappelez-vous que chez Prosperine et chez Perséphone le téléphone n'a pas encore été installé.

Ma plume dessine une beauté grecque moustachue et le menton de renard de je ne sais qui. C'est ainsi que sur les marges des brouillons surgissent des arabesques qui vivent de leur vie indépendante, charmante et traîtresse.

Des bonshommes en forme de violon boivent le lait du papier.

Voici Babel ; son menton de renard et les branches de ses lunettes.

Parnok : un timbre égyptien.

Arthur Yakolevitch Hoffmann, fonctionnaire au Ministère des Affaires Étrangères, service des affaires de Grèce.

Le hautbois du théâtre Marie,

Encore une Grecque moustachue,

Et un vide pour les autres.

Les moineaux de l'Ermitage gazouillaient sur le soleil de Barbizon, sur la peinture de plein air, sur le coloris semblable aux épinards avec des croûtons, sur tout ce qui manque, en somme, à l'Ermitage sombre et flamand.

Mais moi, je ne serai pas invité au déjeuner de Barbizon malgré que j'aie dans mon enfance démonté les lanternes hexagonales et dentelées du couronnement et que j'aie dirigé dans les pinèdes sablonneuses et sur la bruyère tantôt le trachéum d'un rouge irritant, tantôt le bleu malaxé par le midi d'une planète incon nue, tantôt le lilas d'une nuit cardinalice.

La mère faisait la salade aux jaunes d'œufs et au sucre. Le vinaigre et le sucre faisaient mourir les oreilles chiffonnées et déchirées de la salade avec leur cartilage. L'air et le soleil se mélan-

geaient aux chiffons verts pour faire une journée de Barbizon unie, scintillante de sel, de treillages, de clinquants, de feuilles grises, d'alouettes et de libellules, tintant du bruit des assiettes.

Le dimanche de Barbizon passait, s'éventant de journaux et de serviettes, jusqu'au déjeuner, son zénith, jonchant l'herbe de feuilletons et de chroniques avec des actrices petites comme des épingles.

Vers les parasols barbisoniens convergeaient des invités à larges pantalons et en gilets de velours léonin. Les femmes secouaient les cirons de sur leurs épaules rondes.

Les wagonnets ouverts du chemin de fer obéissaient mal à la vapeur et après avoir fait flotter leurs rideaux jouaient au loto avec le champ de camomille.

La locomotive en chapeau haut de forme, avec des bielles de poussin, s'indignait du poids des chapeaux-claques et de la mouseline.

Une arroseuse aspergeait la rue de cordes fines et cassables.

Déjà l'atmosphère entière semblait une énorme gare pour les roses grasses et impatientes.

Et les noires fourmis brillantes, semblables aux acteurs carnivores du théâtre chinois dans un vieux drame où l'on voit un bourreau, se pavanaient avec leurs pattes de térébenthine et traînaient des petits morceaux enlevés de haute lutte à des corps pas encore dépecés, en se trémoussant de leurs forts derrières d'agate, tels des chevaux militaires montant une colline au galop, dans des dentelles de poussière.

Parnok se secoua.

Un morceau de citron, c'est un billet pour la Sicile ; les roses grasses et les cireurs de planchers dansent avec des mouvements égyptiens.

L'ascenseur ne marche pas.

Des mencheviks partisane de la défense nationale vont de maison en maison, organisant le service de nuit sous les portes cochères.

La vie est terrible et belle.

C'est un pépin de citron jeté dans une crevasse du granit pétersbourgeois : il sera bu avec du café turc noir par la nuit qui accourt en volant.

V

Au mois de mai, Péterbourgs évoque d'une certaine manière un bureau de renseignements qui n'en donne pas, surtout aux alentours de la Place du Palais. Là tout est prêt, jusqu'à en être effrayant, pour l'ouverture d'une séance historique, avec feuilles de papier blanches, crayons aiguisés et carafe d'eau bouillie.

Je le répète ; la grandeur de ce lieu consiste en ceci que les renseignements ne s'y donnent jamais et à personne.

A ce moment des sourds-muets traversaient la place. Leurs mains gesticulaient comme si elles filaient rapidement. Ils causaient. Le Principal dirigeait la navette. Les autres le secondaient. De temps à autre un petit garçon accourait, les doigts écartés comme s'il demandait qu'on ôtât les fils tissés en diagonale de manière à ne pas endommager le métier. Pour toute la compagnie (ils étaient quatre), il fallait évidemment cinq bobines de fil. Il y en avait une de trop. Ils parlaient le langage des hirondelles et des jeunes mendiants et sans arrêt cousaient l'air à grandes enfilées ; ils en faisaient une chemise.

Le principal en colère embrouilla tout le métier.

Les sourds-muets disparurent sous l'Arc de l'Etat-Major, en continuant à tisser, mais maintenant avec beaucoup plus de calme, comme s'ils envoyaient des pigeons voyageurs en plusieurs directions.

Les portées ne caressent pas moins l'œil que la musique elle-même ne flatte l'oreille. Les noires sur leurs échelles montent et descendent comme des allumeurs de réverbères. Chaque mesure est une petite barque chargée de raisins secs et de muscats noirs.

Une page de musique, c'est d'abord une flottille à voiles rangée en bataille, puis un plan selon lequel sombre la nuit organisée en noyaux de prunes.

Les chutes fantastiques de mazurkas de Chopin, les larges escaliers à clochetons des études de Liszt, les parcs de Mozart aux treilles suspendues, tremblantes, à cinq fils de fer, n'ont rien de commun avec le buisson nain des sonates de Beethoven.

Les villes de mirage des signes musicaux surgissent comme des petites cages d'étourneaux dans de la résine bouillante.

Le vignoble des notes de Schubert est toujours becqueté jusqu'aux pépins et battu par la tempête.

Quand des centaines d'allumeurs de réverbères courent ça et là dans les rues suspendant des bémols à des crochets rouillés, fixant les girouettes des dièzes, faisant descendre des enseignes entières de mesures grêles, c'est certainement Beethoven ; mais quand la cavalerie des huitièmes et des seizièmes avec des panaches de papier, des fanions et des petits étendards s'élance à l'attaque, c'est encore Beethoven.

Une page de musique, c'est la révolution dans une vieille ville allemande.

Enfants à grosse tête. Etourneaux. On dételle le carrosse du Prince. Les joueurs d'échecs sortent en courant des cafés, brandissant pions et fous.

Voilà des tortues, allongeant leurs tendres têtes, se mesurant à la course : c'est Haendel.

Mais combien martiales sont les pages de Bach, ces étonnantes grappes de cèpes séchés.

Dans la Sadovaïa, près de l'église de l'Intercession s'élève la Tour des Pompiers. A cette tour, pendant les gelées de janvier sont hissés les raisins des signaux d'alarme, pour le rassemblement des brigades. Non loin de là, j'apprenais la musique. On m'enseignait la pose de mains d'après le système Leszetycki.

Que le paresseux Schumann étende ses notes comme du linge à sécher et qu'en bas se promènent des Italiens le nez au vent ! que les passages les plus difficiles de Liszt, brandissant leurs béquilles, traînent çà et là des échelles de pompiers !

Le piano est une bête d'appartement bonne et sage, à la chair de bois fibreuse, aux veines d'or, et aux os toujours enflammés. Nous le garions des refroidissements, le nourrissions de sonatines légères comme des asperges.

Seigneur, faites que je ne sois pas semblable à Parnok. Donnez-moi la force de me distinguer de lui.

Moi aussi ai fait partie de cette queue patiente et épouvantable qui rampe jusqu'au guichet jaune de la caisse du théâtre, d'abord au froid, puis sous les plafonds bas d'étuves dans les vestibules du Théâtre Alexandre. Car le théâtre aussi me fait peur comme une chaumière sans cheminée, comme une baraque de bains villageois où se commettait le meurtre atroce à cause d'un manteau et de bottes en feutre. Seul Pétersbourg me soutient, la ville des concerts, jaune, sinistre, recueillie, hivernale.

Ma plume ne m'obéit plus : elle s'est cassée et fait de tous côtés jaillir son sang noir, comme une plume qui serait restée attachée au bureau des télégraphes ; plume publique, souillée par des

salops en manteau fourré, elle a échangé son paraphe d'hirondelle son tracé primitif, contre la petite monnaie des « viens au nom de Dieu », des « m'ennuie sans toi », des « embrasse », griffonnés par des égrillards mal rasés qui chuchotent le texte des télégrammes dans leur col de fourrure empesté par leur haleine.

La lampe à pétrole existait avant le primus. Un guichet de mica et un phare à bascule. La tour de Pise de la lampe à pétrole s'inclinait devant Parnok, mettant à nu ses mèches patriarcales et racontant avec bonhomie « l'histoire des adolescents dans la fournaise ».

Je ne crains ni le manque de suite ni les coupures. Semblables à un martinet, mes longs ciseaux coupent le papier. Je colle des becquets en frange. Un manuscrit est toujours une tempête ; c'est tourmenté, ravagé à coups de bec.

C'est le bouillon d'une sonate.

Barbouiller, exécuter à la Marat vaut mieux qu'écrire.

Je ne crains ni les rapiécages ni le jaune de la gomme.

Je couturaille, je fais le fainéant.

Je dessine Marat dans un bas.

Un martinet.

Chez nous on avait surtout peur de la « suie », c'est-à-dire de laisser filer les lampes à pétrole. La cri de « suie, suie » éclatait comme « incendie, on brûle ». On accourait dans la chambre où la lampe s'était mal conduite. On levait les bras, on restait en arrêt, on reniflait l'air. Tout grouillait de feuilles de thé ciliées et vivantes qui voltigeaient.

On punissait la lampe coupable en baissant la mèche.

Puis, sans attendre, on ouvrait les petits vasistas par lesquels le froid se précipitait comme saute le champagne, et dans la chambre où les papillons ciliés de « suie » se déposaient sur les couvertures de piqué et les taies d'oreiller, il pénétrait hâtivement comme un éther de refroidissement, une saumure de pneumonie.

« N'entrez pas là... le vasistas » chuchotaient la mère et la grand'mère.

Mais il forçait le passage à travers la serrure elle-même, le froid interdit, l'hôte merveilleux des espaces diphtériques.

La Judith de Giorgione a filé entre les mains des eunuques de l'Ermitage.

Le cheval trotteur lance ses chevilles.

Les petits verres d'argent remplissent la Milionnaïa.

Maudit rêve. Maudites meules de cette ville dévergondée.

Il fit de la main un faible geste suppliant, laissa tomber une feuille poudrée de papier d'Arménie et s'assit sur une borne.

Il se souvint de ses victoires sans gloire, de ses rendez-vous où il attendait honteux dans la rue, des récepteurs téléphoniques des brasseries affreux comme des pinces d'écrevisse, des numéros de téléphone périmés et consumés.

Le roulement luxueux d'une voiture s'évanouit dans le silence, suspect comme une prière de cuirassiers.

Que faire ? à qui se plaindre ? A quels séraphins confier une âme craintive, amoureuse des concerts et appartenant au paradis rouge framboise des contrebasses et des bourdons ?

Scandale est le nom d'un diabolin découvert par le roman russe ou la vie russe elle-même aux environs de 1845. Ce n'est pas la catastrophe, simplement sa caricature, une ignoble métamor-

phose par laquelle une tête de chien surgirait entre des épaules humaines. Le scandale a pour toute pièce d'identité un passeport crasseux et périmé délivré par la littérature dont il est le rejeton, l'enfant favori. Un petit grain a disparu, une dragée homéopathique, une dose infime de substance froide et blanche. Aux temps reculés qui pratiquaient ce duel où les combattants, enfermés dans une chambre obscure, tiraient au pistolet dans des vitrines de vaisselle, des encriers et des tableaux d'ancêtres, ce petit grain avait nom Honneur.

Un jour des littérateurs barbus, en pantalons larges comme des cloches pneumatiques, grimpèrent au pigeonier d'un photographe et se firent prendre en un excellent daguerréotype. Cinq étaient assis, quatre se tenaient debout derrière les dossiers de noyer. Avant eux étaient passés un garçonnet vêtu d'un dolman et une fillette avec des boucles en accroche-cœur. Entre les jambes de la compagnie se faufilait un petit chat. On l'éloigna. Tous les visages exprimaient la même question angoissante et profondément méditative : combien aujourd'hui la livre de viande d'éléphant ?

Ce soir-là, dans une villa de Pavlovsk les mêmes Messieurs houspillèrent un pauvre blanc-bec : Hippolyte, à tel point qu'il ne parvint pas à leur lire son cahier recouvert de toile cirée. Encore un qui aurait voulu être un Rousseau !

Ils ne voyaient ni ne comprenaient cette ville charmante qu'est Pétersbourg avec sa ligne pure de vaisseau.

Mais, le diabolin du scandale s'était installé dans l'appartement de la rue Raziezjaia : il avait vissé à l'entrée une plaque de cuivre avec le nom de M. Un Tel. (L'appartement est toujours intact et présente aujourd'hui l'aspect d'un musée comme la

Maison Pouchkine.) Il sommeillait sur les ottomanes, piétinait dans les antichambres (ceux qui vivent sous l'étoile du scandale ne savent jamais s'en aller à temps), s'accrochait aux gens en se lamentant, faisait des adieux interminables, se fourvoyant dans les caoutchoucs d'autrui.

Messieurs les littérateurs ! Les escarpins de danse conviennent aux ballerines, à vous les caoutchoucs. Essayez-les, échangez-les : voilà votre danse. Elle s'exécute dans les antichambres sombres, une seule condition étant de rigueur : manquer de respect pour le maître de la maison.

Vingt ans de cette danse constituent une époque ; quarante, l'histoire... c'est là votre droit.

Sourires de groseille des ballerines.

Balbutiement des escarpins enduits de talc.

Complexité martiale et insolente multitude des violons au milieu de l'orchestre caché dans sa fosse lumineuse où les musiciens s'enchevêtrent comme des dryades par leurs branches, leurs racines et leurs archets.

Obéissance végétative du corps de ballet.

Magnifique dédain de la maternité :

— Avec ce roi et cette reine qui ne dansent pas on vient de jouer à soixante-six.

— Avec son air jeune, la grand'mère de Gisèle verse du lait, du lait d'amandes sans doute.

— Tout ballet est jusqu'à un certain point une institution de servage.

Non, non, n'allez pas me contredire sur ce point.

Calendrier de janvier avec ses petites biches, sa laiterie modèle de myriades de mondes, et le craquement du jeu de cartes qu'on décachette.

En arrivant par derrière l'Opéra Marie (cet édifice est indécemment pareil à un imperméable) :

— Mouchards, revendeurs de billets, revendeurs de billets, mouchards.

Pourquoi, mes petits agneaux, rôdez-vous dans le froid ?

Celui-ci trouve un billet.

Celui-là se fait étriller.

— Non, quoi que vous me disiez, dans le ballet classique il y a du caporalisme. C'est un morceau sorti de la glacière de l'État.

— Où diriez-vous qu'était la loge d'Anna Karénine ?

— Notez : l'antiquité avait les amphithéâtres, et nous, l'Europe Moderne, nous avons les galeries. Sur les fresques du Jugement Dernier, comme à l'Opéra. Même vision du monde.

Les rues légèrement embuées de la fumée des bûchers tournaient comme des chevaux de bois.

— Cocher ! chez « Gisèle », je veux dire au Théâtre Marie.

Le fiacre pétersbourgeois c'est un mythe, un capricorne. Il faudrait le lancer sur le zodiaque. Le cocher s'y débrouillerait avec sa bourse de bonne femme, ses patins étroits comme la vérité et sa voix d'avoine.

VI

Le cabriolet avait un chic classique, plutôt moscovite que pétersbourgeois, une capote haut montée, des garde-boues polis et brillants et des pneus gonflés à bloc. Il ressemblait à s'y méprendre à un char de la Grèce antique.

Le capitaine Krzyzanowski chuchotait à la petite oreille rose criminelle :

— Ne vous inquiétez pas de lui. Parole d'honneur ! Il se fait plomber une dent. Mieux que ça, aujourd'hui sur la Fontanka, on lui a volé une montre, à moins que ce ne soit lui qui l'aie volée. Le galopin ! une sale histoire !

La nuit blanche ayant enjambé Kolpino et la Barrière du Michemin était arrivée à Tsarskoié. Les palais s'élevaient blancs et effarés comme des cocons de soie. Parfois leur blancheur évoquait un châle de fine laine d'Orenbourg, lavé au savon et passé à la lessive. Dans la sombre verdure bourdonnaient des bicyclettes, ces abeilles métalliques du parc.

Une blancheur plus grande eût été impossible : une minute encore, semblait-il, et l'hallucination se fendilleraït comme du lait caillé frais.

Une terrible femme de pierre marche dans les rues, chaussée des bateaux de Pierre le Grand et parle.

— Des ordures sur les places, Simoun... Arabie... Semïon sémillant s'est mis en route vers le séminaire.

Pétersbourg, tu devras répondre de ton pauvre enfant.

De tout ce méli-mélo, de son pitoyable amour de la musique, de chaque grain des dragées dans le sac en papier de l'étudiante assise aux galeries de la salle de la Noblesse, tu devras répondre, toi, Pétersbourg.

La mémoire est une jeune juive malade qui la nuit quitte en secret la maison de ses parents et gagne la gare Nicolas : peut-être se trouvera-t-il quelqu'un pour l'enlever.

« Le petit vieux des assurances » Hechka Rabinovitch, à peine fut-il né, réclama des formulaires de polices d'assurances et du savon Rallé. Il habitait perspective Newski un appartement minuscule de jeune fille. Sa liaison avec une Lisette attendrissait tout le monde. « Henri Yakovlevitch dort » disait Lisette, un doigt sur les lèvres et rougissante. Elle gardait certainement un fol espoir qu'Henri Yakovlevitch grandirait et vivrait avec elle de longues années, que leur mariage rose et sans enfants, consacré par les archi-prêtres du café Filippov, n'était qu'un commencement.

Mais Henri Yakovlevitch avec la légèreté d'un King Charles courait les escaliers et assurait sur la vie.

Dans les appartements juifs règne un triste silence moustachu.

Il se compose des conversations de la pendule avec les miettes de pain sur la toile cirée et les porte-verres en argent.

La tante Vera venait dîner et amenait avec elle son père, le vieux Pergament. Derrière les épaules de la tante Vera, se tenait le mythe de la faillite Pergament. Il avait eu un appar-

tement de quarante pièces à Kiev, sur le Krechtchatik (1).

« La maison était une corne d'abondance ». Dans la rue, au-dessous des quarante pièces, piaffaient les chevaux de Pergament. Lui-même n'avait d'autre occupation que de détacher des coupons.

La tante Véra était luthérienne et chantait avec les paroissiens au temple rouge sur la Moïka. Il émanait d'elle le petit froid d'une dame de compagnie, d'une lectrice ou d'une infirmière, cette étrange race de gens attachée avec hostilité à la vie d'autrui. Ses minces lèvres luthériennes désapprouvaient nos façons de vivre, et ses boucles de vieille fille pendaient au-dessus du lait de poule avec un léger balancement de dégoût.

A peine arrivée, la tante Véra s'emplissait d'une compassion machinale et se mettait à offrir ses services de Croix-Rouge, comme si elle défaisait un rouleau de pansements et projetait la serpentine d'un invisible bandage.

Les charrettes roulaient sur le dur macadam et les jaquettes du dimanche se raidissaient comme de la tôle. Les charrettes sentant l'esprit-de-vin et le fromage blanc allaient de « jarvi » en « jarvi » de telle sorte que les kilomètres pleuvaient comme des petits pois.

Les charrettes allaient, vingt et une et encore quatre, pleines de vieilles en fichus noirs et jupes de drap dures comme du fer-blanc. Il fallait aller chanter des psaumes au temple à girouette, boire du café noir, coupé d'alcool pur, et rentrer à la maison par le même chemin.

Une jeune corneille gonfla son jabot : nous serons enchantés de vous voir chez nous pour l'enterrement.

— Ce n'est pas une façon d'inviter, pépia le moineau du parc Mon Repos.

(1) Principale rue de Kiev.

Alors intervinrent des corneilles osseuses aux plumes durcies et bleuies par l'âge. Karl et Amalia Blomkvist annoncent aux parents et connaissances le décès de leur chère fille Elsa.

— « Ça va, ça va, » pépia le moineau du parc Mon Repos.

Pour sortir on équipait les garçons comme pour un tournoi : guêtres, culottes ouatées, bachlyk, cache-oreilles.

Les cache-oreilles causaient des bruissements dans la tête et rendaient sourds. Pour répondre à quelqu'un, il fallait d'abord défaire les attaches coupantes sous le menton.

Il tournait dans sa lourde armure d'hiver comme un petit chevalier sourd et n'entendait pas sa propre voix.

Le premier isolement loin des humains et qui sait ? peut-être un doux bruit avant-coureur d'artério-sclérose dans le sang encore tout frotté par l'essuie-main velu de la septième année de la vie, se matérialisaient dans les cache-oreilles ; et un Beethoven ouaté de six ans, en gamache, et armé de surdité, était poussé dans l'escalier.

Il avait envie de se retourner et de crier : « La cuisinière est aussi sourde qu'un coq de bruyère ».

Ils descendaient avec importance la rue des Officiers et choisissaient dans le magasin une poire duchesse.

Ils entrèrent un jour chez le marchand de lampes d'Aboling, avenue Voznesensky. Des lampes de luxe y étaient attroupées comme des girafes stupides, coiffées de chapeaux rouges, avec des festons et des franges. C'est là qu'ils eurent pour la première fois l'impression du grandiose et de la forêt des choses.

Quant au magasin où se vendaient les fleurs d'Eilers, ils ne passaient jamais devant.

Quelque part pratiquait la doctoresse Strachouner.

VII

Quand le tailleur va livrer son ouvrage, on ne croirait jamais que c'est un vêtement neuf qu'il a sur le bras. Quelque chose en lui rappelle un membre d'une confrérie funéraire se hâtant vers une maison marquée par Azraël, et portant les accessoires du rituel. Ainsi le tailleur Mervis. La queue-de-morue de Parnok ne resta pas longtemps à se chauffer sur son portemanteau — deux heures au plus — à respirer le cumin de l'air natal. Sa femme félicita Mervis de son succès.

— Ce n'est rien encore, répondit le maître flatté. Mon grand-père avait l'habitude de dire qu'un vrai tailleur doit être capable de dépouiller de sa redingote, en plein jour et au milieu de la Nevsky, un client insolvable.

Puis, il enleva la queue-de-morue du portemanteau, souffla dessus comme sur du thé trop chaud, l'enveloppa d'un drap propre et la porta dans son calicot noir et un linceul blanc chez le capitaine Krzyzanowski.

Je confesse que j'aime Mervis, j'aime sa figure aveugle qui regarde par ses rides. Les théoriciens du ballet attachent une grande importance au sourire de la danseuse ; ils le considèrent comme un complément du mouvement, une interprétation du

saut et de l'envol. Mais quelquefois, une paupière baissée voit mieux qu'un œil et les rangées de rides sur un visage humain ont les regards d'une assemblée d'aveugles.

C'est alors que le tailleur, si élégant qu'il semble de porcelaine, se démène tout à coup comme un forçat arraché au lit de planches, battu par ses camarades, tel un garçon de bains suffoqué, un voleur de marché près de pousser son dernier cri, le plus convainquant.

Dans ma façon de me représenter Mervis, surgissent les images d'un satyre grec ou d'un pauvre cytharède, quelquefois le masque d'un acteur Eurypidien, quelquefois la poitrine nue et le corps d'un forçat, fouetté jusqu'au sang ; il est l'hôte d'un asile ou un épiléptique.

J'ai hâte de dire la vérité vraie. La parole comme l'aspirine laisse un goût de cuivre dans la bouche.

L'huile de foie de morue est un mélange d'incendies, de jaunes matins d'hiver et d'huile de baleine : le goût des yeux arrachés et crevés, le goût du dégoût porté jusqu'à l'extase.

L'œil injecté de sang de l'oiseau voit aussi le monde à sa manière.

Les livres fondent comme des glaçons apportés dans la chambre. Tout se rapetisse. Toute chose me semble un livre. Où est la différence entre un objet et un livre ? Il ne connaît pas la vie. Il me fut substitué à tout quand je connus le craquement de l'arsenic sous les dents de l'amante française, cette sœur cadette de notre fière Anna.

Tout se rapetisse. Tout fond. Goethe lui-même fond. Bref est

le terme qui nous est accordé. La poignée de l'épée cassable et vierge de sang qu'un jour de gel on a détachée d'une conduite d'eau, glisse dans notre paume et la refroidit.

Mais la pensée, comme l'acier tortionnaire des patins « Nourmis » qui ont jadis glissé sur la glace bleue et saupoudrée, ne s'est pas effilée.

Ainsi les patins vissés aux bottines informes d'enfants, aux sabots américains ne font plus qu'un avec eux, bistouris de fraîcheur et de jeunesse, et les chaussures équipées, emmenant leurs poids joyeux se transforment en de magnifiques écailles tombées du dragon, sans nom et sans prix.

Il devient de plus en plus difficile de tourner les pages du livre gelé, relié en haches, à la lueur des becs de gaz.

Vous, dépôts de bois, noires bibliothèques de la ville ; nous lirons encore, nous regarderons encore.

A un endroit de la rue Podiatcheskaïa, se trouvait cette fameuse bibliothèque d'où on exportait en villégiature des piles de volumes bruns d'auteurs étrangers et russes, aux pages contagieuses et usées jusqu'à n'être plus que soie. Des demoiselles sans beauté choisissaient les livres sur les rayons ; pour celui-ci un Bourget, pour celui-là un Georges Ohnet, et ce troisième recevra aussi quelque chose du bric-à-brac littéraire.

Il y avait en face une caserne de pompiers aux portes cochères hermétiquement closes ; un toit en champignon abritait une cloche.

Certaines pages étaient ajourées comme une peau d'oignon.

La rougeole, la scarlatine et la variole les habitaient.

Dans la reliure de ces livres pour villégiature qu'on avait très souvent laissés traîner sur la plage se nichaient des pellicules dorées de sable et on avait beau les secouer, il en réapparaissait toujours.

Parfois glissait du livre un petit sapin gothique formé par une feuille de fougère aplatie et attiédie ; ou une fleur anonyme du Nord, toute momifiée.

Les incendies et les livres : c'est très bien.

Nous lirons encore, nous regarderons.

« Quelques minutes avant que ne commençât l'agonie, une brigade de pompiers descendit avec fracas la perspective Nevsky. Tout le monde se jeta aux fenêtres carrées, toutes embuées, et Angelina Bosio, piémontaise, fille d'un mauvre comédien ambulante, basso comico, fut durant un moment abandonnée à elle-même.

« Les fioritures martiales des trompettes des pompiers, comme le brio inouï d'un malheur triomphant et implacable forcèrent l'entrée de la chambre à coucher mal aérée de la maison Demidoff.

« Les lourds chevaux, leur équipage, les tonneaux et les échelles étaient disparus dans leur fracas et la flamme des torches avait fini de lécher les miroirs. Mais dans la conscience affaiblie de la cantatrice mourante, ce fatras de bruits fiévreux et officiels, ce galop endiablé de casques et de pelisses de mouton, cette brassée de sons appréhendés et entraînés sous escorte, devint l'appel d'une ouverture d'orchestre. Dans ses petites oreilles sans beauté se firent clairement entendre les dernières mesures de l'ouverture de « Due Foscari », l'opéra dans lequel elle avait débuté à Londres.

« Elle se souleva et en chanta les paroles, mais plus de cette douce voix mellifluante et souple qui avait fait sa gloire et que les

journaux avaient vantée, mais d'une voix de poitrine au timbre mal exercé, celle qu'avait eue l'adolescente de quinze ans, avec son débit incorrect et qu'elle ne savait pas économiser, toutes fautes pour lesquelles le Professeur Cattaneo l'avait tellement grondée.

Traviata, Rosina, Zerlina, adieu. »

VIII

Ce soir-là, Parnok ne rentra pas dîner et prendre le thé avec les biscuits qu'il aimait comme un canari. Il écoutait le vrombissement des lampes à souder qui approchaient des rails de tramway leurs roses hérissées de blancheurs éblouissantes. On lui avait rendu toutes les rues et les places de Pétersbourg en une paperasse d'épreuves encore humides ; il mettait en pages des avenues, brochait des jardins.

Il approchait des ponts ouverts qui lui rappelaient que tout devait finir brusquement, que le vide, l'abîme sont de magnifiques articles, que la séparation sera et que des leviers mensongers gouvernent les masses et les années.

Il attendait, pendant que de chaque côté du pont, s'accumulaient des campements de fiacres et de piétons semblables à deux tribus ou à deux générations hostiles se querellant au sujet d'un livre en pavés de bois relié avec de la pierre et dont l'intérieur aurait été arraché.

Il pensait que Pétersbourg était sa maladie infantile ; qu'il se secouât, rouvrît les yeux, et le mirage disparaîtrait ; il guérirait, deviendrait semblable aux autres, qui sait même ? peut-être se marierait-il. Personne alors n'oserait plus l'appeler « jeune homme » et il cesserait de baiser la main aux dames. Elles en ont

eu assez, les maudites. Elles se croient à Trianon. Telle putain, maritorne ou chatte pelée lui fourre la patte aux lèvres, et lui, par pure habitude, la baise. Assez. A cet âge de jeune chien, il faut mettre un terme. Artur Jakovlevitch Hoffmann ne lui a-t-il pas promis, d'ailleurs, de lui trouver une place de drogman, en Grèce par exemple ? plus tard on verra. Il se fera une nouvelle jaquette ; s'expliquera avec le capitaine Krzyzanowski ; il lui montrera.

Mais voilà le malheur : il n'a pas de généalogie ; et pas où en prendre. Elle n'existe pas et c'est tout. Pour tout parent, il n'a qu'une tante, la tante Johanna. Une naine. Une espèce d'impératrice Anna Léopoldovna. Elle parle le russe comme un uhlan, comme si Biren lui était frère et compère. Les mains écourtées. Ne peut rien boutonner sans aide. Et attachée à elle, sa femme de chambre Annette-psyché.

Ah ! non avec cela pour toute parenté on n'ira pas loin. Mais comment donc ? N'a-t-il pas une généalogie ? Excusez un peu, il en a une. Et le capitaine Goliadkine ? Et ces assesseurs de collège auxquels « le Bon Dieu aurait dû octroyer un peu plus d'esprit et d'argent », tous ces gens auxquels on faisait redescendre l'escalier et qu'on couvrait d'outrages au milieu du siècle dernier, tous ces marmotteurs emmitouflés dans des pèlerines, aux mains revêtues de gants usés par le lessivage, tout ce monde qui ne vit pas mais se contente de peupler, rue Sadovaïa ou rue Podiatcheskaïa, des maisons bâties en tablettes de chocolat durcies comme la pierre et de marmotter entre ses dents. Comment est-ce possible ? Sans le sou, avec un diplôme supérieur !

Il suffit d'enlever sa pellicule à l'air pétersbourgeois pour que soit mise à nu sa couche secrète. Sous le duvet du Cygne, les fleurs marines de Gagarine, les nuées en étoffes de Toutchkoff, la

crème des bouchées du Quai Français et sous les vitraux miroitants d'appartements de nobles et de laquais, on découvrira quelque chose de tout à fait inattendu.

Mais la plume qui enlèverait cette pellicule est comme la petite cuiller d'un docteur contaminée par des peaux de diphtérie ; il vaut mieux ne pas y toucher.

Le moustique zézayait :

« Voyez ce qui m'arrive : je suis le dernier Egyptien. Je suis un pleureur, un percepteur, un cavalier démonté. Je suis un petit prince disloqué, je suis un Ramsès sans le sou et suceur de sang. Dans le Nord, j'ai bien sombré. Je ne suis plus moi-même. Excusez.

« Je suis le prince zélé de la malchance, un assesseur de Collège de la ville de Thèbes... toujours le même. Rien de changé. Aïe. J'ai peur ici. Excusez.

« Je ne suis rien. Une bagatelle. Je prierai les granits de choléra pour un sou de bouillie égyptienne, pour un sou de cou de jeune fille.

« N'ayez pas peur, je paierai. Excusez. »

Pour se calmer, il eut recours à un petit dictionnaire qui n'avait jamais été rédigé, ou plutôt à un petit inventaire de mots domestiques qui n'étaient plus usités. Il l'avait déjà depuis longtemps compilé dans sa tête, en cas de malheurs ou de commotions :

— *Fer à cheval*. On nommait ainsi un petit pain aux pavots.

— *Fromouga*. Sa mère désignait par ce nom le grand vasistas à bascule qui se fermait comme le couvercle d'un piano.

— *Ne gâche pas*. On disait cela de la vie.

— *Ne commande pas* : c'était un des commandements.

Ces mots suffiront comme première infusion.

D'une façon effarante, le passé était devenu réel et lui chatouillait les narines comme un envoi de thé frais de Kiakhta.

Des carrosses passaient sur la plaine neigeuse. Au-dessus pesait un ciel bas en drap policier, filtrant avec avarice une lumière jaune et, on ne sait pourquoi, ignoble.

J'ai été attaché à une famille et à un carrosse étrangers.

Un jeune juif comptait des billets de 100 roubles tout neufs qui craquaient comme de la neige.

— Où allons-nous ? demandai-je à une vieille qui portait un châle tzigane.

— A Framboise-ville, répondit-elle avec une nostalgie tellement poignante que mon cœur se serra d'un mauvais pressentiment.

La vieille fourrageant dans son paquet en sortait des couverts en argent, de la toile, des pantoufles de velours.

La voiture de noces défraîchie se traînait toujours, se dodelinant comme une contrebasse.

Les voyageurs étaient le marchand de bois Abracha Kopelian-sky avec son angine de poitrine et la tante Johanna, des rabbins et des photographes. Un vieux maître de musique tenait sur ses genoux un clavier muet. Abrité sous le manteau de castor d'un vieillard se débattait un coq destiné au boucher juif.

— Regardez, s'écria un des voyageurs, sortant sa tête par la portière, voilà déjà Framboise-ville.

Mais on ne voyait pas de ville. A la place s'élevait, au beau milieu de la neige, un grand framboisier.

— Mais c'est un framboisier, soufflai-je presque suffoqué, et fou de joie je me mis à courir avec les autres, remplissant mes souliers de neige. Les lacets se dénouèrent et je fus saisi d'un sentiment de désordre et de grave culpabilité.

On m'introduisit dans une chambre varsovienne antipathique, on me fit boire de l'eau et manger des oignons.

Je me baissais à tout moment pour nouer les lacets de mes souliers en double rosette et m'arranger comme il eût fallu, mais en vain. Il m'était impossible de rien retizer ou réparer : tout se déroulait en sens inverse comme cela arrive toujours dans le rêve. J'éparpillais les édredons d'autrui et m'enfuis dans le jardin de Tauride, emportant avec moi mon jouet favori, un chandelier vide, richement recouvert de stéarine ; je lui enlevai son écorce blanche, légère comme un voile de mariée.

Il est terrible de penser que notre vie est un roman, sans intrigue et sans héros, fait de vide et de verre, du chaud balbutiement des seules digressions et du délire de l'influenza pétersbourgeois.

L'Aurore aux doigts de rose a cassé ses crayons de couleurs. Ils gisent aujourd'hui comme de jeunes oiseaux, avec des becs béants et vides. Cependant, tout absolument me semble contenir les arrhes de mon délire favori en prose.

Connaissez-vous cet état ? C'est comme si tous les objets avaient la fièvre ; ils semblent excités joyeusement et malades en même temps : les barrages dans la rue, les affiches qui se desquament, les pianos qui se pressent en foule au garde-meubles comme un troupeau intelligent et sans guide, né pour des extases de sonates et pour l'eau bouillie.

Alors, je l'avoue, je ne supporte plus la quarantaine et marche résolument, brisant le thermomètre, le long du labyrinthe contagieux, tapissé de propositions subordonnées comme de joyeuses emplettes d'occasion. Alors, volent dans le sac qui s'ouvre pour eux les alouettes (1) bien croustillantes, naïves comme la plastique

(1) Espèce de petits pains en forme d'oiseau.

des premiers siècles chrétiens et le vulgaire *kalatch* ne me cache plus qu'il a été conçu par le boulanger comme une lyre russe de pâte sans voix.

Le Nevsky en 17, c'est un escadron de cosaques portant de côté leurs casquettes bleues et orientant comme le tournesol leurs figures pareilles à des pièces de cinquante kopeks, obliques et identiques.

On peut dire sans se tromper, même en fermant les yeux, si ce sont des cavaliers qui chantent.

Les chansons se balancent sur les selles comme d'énormes sacs gratuits remplis de paillettes dorées de houblon. Elles sont le rabiôt ajouté au menu trot, au tintement et à la sueur.

Elles flottent à hauteur des vitres des premiers étages comme si l'escadron même se suspendant au diaphragme des chanteurs se fiait plus à lui qu'aux brides et aux talons des bottes.

Détruisez votre manuscrit, mais gardez ce que par ennui, par maladresse et comme en rêve vous avez tracé dans les marges.

Ces créations secondaires et involontaires de votre fantaisie ne seront pas perdues au monde, mais prendront place à des pupitres obscurs, comme les troisièmes violons de l'Opéra Marie et par gratitude envers leur auteur attaqueront de suite l'ouverture de la « Lénore » ou de l'« Egmont » de Beethoven.

Quelle joie pour le narrateur de passer de la troisième personne à la première. C'est aussi bon qu'après s'être servi de verres inconmodes et petits comme des dés à coudre, de les envoyer au diable, de se ressaisir et d'avaler directement au robinet l'eau froide et non bouillie.

La peur me prend par la main et me conduit. Un gant de fil blanc. Une mitaine. J'aime, j'estime la peur. J'allais presque dire « je n'ai pas peur avec elle ». Les mathématiciens auraient dû lui dresser une tente parce qu'elle est la coordonnée du temps et de l'espace qui participent à elle, comme le feutre roulé à la tente des Kirghiz. La peur dételle les chevaux quand il faut partir et nous envoie des rêves avec des plafonds absurdement bas.

Comme saute-ruisseaux, ma conscience à deux ou trois petits mots ; « et voici que », « déjà », « soudain » ; ils se tuent à courir de voiture en voiture sur le rapide de Sébastopol à demi éclairé, stationnent sur les plates-formes où se heurtent et se séparent deux poêles tonnantes.

Le chemin de fer a changé le cours, la structure, tout le rythme de notre prose. Elle l'a livrée à l'absurde balbutiement du moujik français d'Anna Karénine. La prose ferroviaire comme le ridicule petit sac de ce moujik avant-coureur de la mort est bourré des outils de l'*accrocheur de wagons*, des particules du délire, des prépositions à pincemonseigneur qui devraient se trouver plutôt sur la table des pièces à conviction : elle est détachée de tout souci de beauté et de nombre.

Oui, c'est là-bas où les bielles charnues des locomotives sont arrosées d'huile bouillante, qu'elle respire cette chère petite prose, toute étirée en longueur, vendant à fausse mesure, dévergondée, et qu'elle enroule sur son mètre d'escamoteur les six cent neuf kilomètres de la ligne Nicolas, avec des carafons de vodka frappée.

A vingt et une heures trente, le ci-devant capitaine Krzyzkowski s'avisa de prendre l'express de Moscou. Il rangea dans sa

valise les meilleures chemises et la queue-de-morue de Parnok. Celle-ci repliant sous elle ses nageoires s'accommoda particulièrement de cette valise (elle n'y prit aucun faux pli) comme un folâtre dauphin de cheviotte auquel l'apparentaient sa coupe et la jeunesse de son âme.

Aux stations de Lioubagne et de Bologoïé, le capitaine Krzyzka-
nowski descendit prendre un verre de vodka, tout en répétant
« soiré, moiré, poiré » ou on ne sait quel autre galimatias d'of-
ficier. Il essaya aussi de se raser dans le train mais n'y réussit pas.

A Klin, il prit du café de chemin de fer qui se fait toujours
d'après la même recette depuis le temps d'Anna Karénine, avec
de la chicorée, un peu de terre de cimetière et on ne sait quelle
autre saleté du même genre.

A Moscou, il descendit au Select Hotel — un très bel hôtel
dans la petite Loubianka où on lui donna une chambre qui était
un ancien local de commerce transformé, aérée par une grande
baie très chic au lieu de l'ancienne vieille vitre que le soleil
chauffait d'une façon inouïe.

Ossipe MANDELSTAM.

Traduit du russe par D. S. MIRSKY
et GEORGES LIMBOUR.

LES DIX ÉTAPES DANS L'ART
DE GARDER LA VACHE

AVANT-PROPOS

A André Préau.

Les textes ci-dessous sont les commentaires en prose et en vers de dix peintures faites en Chine par un moine bouddhiste *Ch'an* (ou, comme disent les Japonais, *Zen*) de l'école de *Lin Chi* (en japonais *Rinzai*), nommé *K'uo an* (en japonais *Kakuan*). Ils remontent à la dynastie *Sung*, c'est-à-dire approximativement au *x^e* ou au *xi^e* siècle de notre ère, époque où *Zen* atteignit son apogée, tandis que déclinaient les autres sectes bouddhistes. Avant *K'uo an* un maître *Zen* nommé *Ch'ing chu* (en japonais *Seikyo*) avait déjà illustré par une série de six peintures symboliques (où la vache tenait aussi le premier rôle) les étapes du progrès spirituel telles qu'il les concevait. A chaque peinture la vache devenait plus blanche et à la sixième, elle disparaissait complètement (1).

Rappelons brièvement que le Bouddhisme *Ch'an* (2) ou *Zen*,

(1) On sait que la vache a toujours été un animal sacré chez les Hindous. Il y est fait de fréquentes allusions dans les écritures bouddhistes. Un *Hinayāna-Sūtra* décrit les onze manières de bien soigner cet animal. Cf. également dans le *Majjhima-Nikāya* le 33^e discours du Bouddha « Le Gardeur de Vaches ». Mais il semble que ce ne soit qu'en Chine que la vache ait pris la pleine signification symbolique qu'elle a ici.

(2) Forme abrégée de *Ch'anna*, transcription chinoise du mot sanscrit *Dhyāna* (contemplation).

qui est toujours vivace non seulement en Chine mais aussi au Japon, est le rameau principal dans ces pays de la branche *Ma-hâyâna*. C'est le produit de l'élaboration par les Chinois de la grande doctrine bouddhiste de l'Illumination : un bouddhisme psychologique, pratique, humoristique, taoïste presque, très fermement et sincèrement attaché à l'idéal bouddhiste, mais très tolérant — et aussi peu formaliste que possible quant aux moyens à employer pour arriver à l'illumination personnelle, au *Wu ou Wu tao* (en japonais *satori*) qui se suffit à soi-même. *Zen* se définit : l'art de voir clair dans sa propre nature. Il pose en principe que ce n'est pas par des moyens proprement intellectuels que nous pouvons comprendre la vérité de l'Illumination. Nous avons en nous-mêmes ce qu'il faut pour nous libérer : une faculté d'intuition qui nous met en mesure de comprendre et de saisir directement les grandes vérités qui donnent pleine satisfaction à notre exigence spirituelle fondamentale. Contrairement à la plupart des autres écoles bouddhistes, *Zen* ne distingue pas à proprement parler d'étapes successives à travers lesquelles tout religieux devrait nécessairement passer pour atteindre la pleine réalisation personnelle de l'Illumination. Il estime que cette réalisation est un acte instantané, comme la glace qui prend, et qu'il n'y a pas d'échelons distincts dans le progrès spirituel. Néanmoins, en fait, *Zen* est bien obligé de reconnaître qu'on peut pénétrer plus ou moins profondément dans la vérité de la doctrine qu'on saisit — ou plutôt par laquelle on est saisi — et, si « abrupt » que soit *Zen* (on distingue en Chine les doctrines abruptes et les doctrines progressives), la lumière qu'il apporte à l'esprit ne se réalise pas tout d'un coup. Un texte comme celui qui est ici traduit le montre d'ailleurs clairement, et il serait intéressant de comparer les étapes du développement spirituel *Zen* telles qu'elles sont décrites

ci-dessous avec celles qu'on trouve chez les mystiques chrétiens ou musulmans. Bien qu'authentiquement bouddhiste, comme l'a montré M. Suzuki, l'esprit Zen semble aussi proche des vieux maîtres taoïstes que du Bouddha lui-même.

La traduction ci-dessous a été faite en utilisant le texte anglais qu'a donné M. D. S. Suzuki dans ses intéressants *Essays in Zen Buddhism* (Londres, 1927). Les sinologues pourront en vérifier l'exactitude en se reportant au texte chinois reproduit dans le même ouvrage.

PAUL PETIT.

LES DIX ÉTAPES DANS L'ART DE GARDER LA VACHE

I

A LA RECHERCHE DE LA VACHE

Elle ne s'est jamais égarée et à quoi bon la rechercher ? Nous ne sommes pas intimes avec elle parce que nous avons trahi notre nature la plus profonde. Elle est perdue, car nous nous sommes laissé abuser par les sens trompeurs. Notre maison s'éloigne de plus en plus, et toujours des chemins de traverse et des carrefours embarrassants. Le désir de gagner et la peur de perdre brûlent comme du feu ; les idées de bien et de mal, de vrai et de faux, de juste et d'injuste, s'avancent en bataillons.

Seul dans une contrée sauvage, perdu dans la jungle,
il cherche, il cherche, il cherche !

Rien que les eaux qui se gonflent, les montagnes
lointaines et le chemin qui n'en finit pas ;

Epuisé et désespéré, il ne sait pas où aller,

Il entend seulement les cigales du soir qui chantent
dans les érables.

II

IL DÉCOUVRE LES TRACES DE LA VACHE

A l'aide des Sutras et en étudiant les doctrines il est arrivé à comprendre quelque chose, il a trouvé les traces. Il sait maintenant que les choses, si nombreuses soient-elles, sont d'une seule substance et que le monde extérieur est un reflet du Soi. Pourtant il n'est pas capable de distinguer ce qui est bon de ce qui ne l'est pas, son esprit est encore embrouillé dans les questions de vérité et de fausseté. Comme il n'a pas encore passé la porte, on dit de lui provisoirement qu'il a repéré les traces.

Au bord de l'eau, sous les arbres, éparses sont les traces de la vache perdue :

Les bois odorants s'épaississent — a-t-il trouvé le chemin ?

Quelque lointaines et reculées, au delà des collines,
que soient les contrées où la vache erre à l'aventure,

Son mufle atteint le ciel et rien ne peut le cacher.

III

IL VOIT LA VACHE

Il trouve le chemin en prêtant l'oreille. Tous ses sens étant harmonieusement réglés (1), il voit dans l'origine de choses. Quoi qu'il fasse, elle est manifestement là. C'est comme le sel dans l'eau et l'éclat dans la couleur. (C'est là, mais ce ne peut être distingué séparément.) Quand son regard sera convenablement dirigé, il trouvera que ce n'est rien autre chose que lui-même.

Là-bas perché sur une branche un rossignol chante gaîment ;

(1) Mot à mot : N'en étant pas empêché par les six racines des passions.

Le soleil est chaud, la brise caressante souffle à travers les saules verts du rivage ;

La vache est là toute seule, nulle part elle n'a de place pour se cacher ;

La tête splendide décorée de cornes majestueuses, quel peintre pourrait la reproduire ? (1)

(1) L'inspiration de ce passage me semble pouvoir être rapprochée de celle d'un des plus beaux poèmes du *Vieillard sur le Mont-Omi* de Claudel, *la Terre-Pure*, encore que la vache dont il est question dans la *Réflexion* subséquente ne soit pas tout à fait la même que celle qui nous occupe ici.

IV

IL ATTRAPE LA VACHE

Après avoir été longtemps perdu dans la solitude il a fini par trouver la vache et a mis la main dessus. Mais, à cause de l'accablante pression du monde extérieur, il trouve que la vache est dure à surveiller. Constantement elle soupire après les gras pâturages. La nature sauvage est toujours dérégulée et refuse absolument de se laisser subjuguier. S'il désire se l'assujettir complètement il doit se servir libéralement du fouet. (1)

(1) On ne manquera pas de remarquer que dans ce paragraphe et dans les suivants la vache ne garde pas la même signification symbolique que dans les trois premiers : C'est un des charmes de la pensée chinoise qu'elle fait son possible pour écarter de la haute spéculation les esprits systématiques qui en détiennent, en Occident, le sinistre monopole. Tous les grands taoïstes ont été des farceurs. Le goût de la farce est le point sur l'i de leur profondeur, la grâce qui se surajoute à la puissance. On ne le trouve guère, en Europe, que chez l'auteur des *Idéogrammes Occidentaux*.

De toute l'énergie de son âme, il a enfin pris possession de la vache :

Mais que sa volonté est sauvage, que ses forces sont ingouvernables !

Parfois elle monte fièrement sur un plateau,

Quand tout à coup la voilà perdue dans un défilé impénétrable et plein de brouillard.

V

IL GARDE LA VACHE

Quand une pensée s'ébranle, une autre la suit, et puis une autre — ainsi est éveillée une suite interminable de pensées. Par la lumière de l'esprit tout ceci se change en vérité; mais le faux s'affirme quand la confusion prévaut. Les choses nous oppressent non à cause d'un monde extérieur mais à cause d'un esprit qui se déçoit lui-même. Ne lâchez pas la corde de ses naseaux, serrez-la bien, et ne vous permettez aucune indulgence.

Ne vous séparez jamais du fouet et du licou,
De peur qu'elle ne s'égare dans un monde de corruption :

Quand elle est convenablement gardée, elle devient pure et docile,

Même sans chaîne et rien ne l'attachant, elle vous suivra d'elle-même.

VI

IL RENTRE CHEZ LUI SUR LE DOS DE LA VACHE

La lutte est finie ; gain et perte, ça ne l'intéresse plus. Il fredonne un air rustique de forestier, il chante les simples chants d'un gamin de village. S'installant sur le dos de la vache, ses yeux sont fixés sur des choses qui ne sont pas de la terre. Même si on l'appelle il ne tournera pas la tête ; même si on veut le séduire il ne restera plus en arrière.

A cheval sur la vache, il revient tranquillement chez lui ;

Enveloppé dans le brouillard du soir, comme le son de la flûte s'éteint mélodieusement !

Chantant un refrain, battant la mesure, son cœur est rempli d'une joie indescriptible !

Qu'il est maintenant un de ceux qui savent, est-il besoin de le dire ?

VII

LA VACHE OUBLIÉE, L'HOMME RESTE SEUL

Les choses sont une et la vache est symbolique. Quand vous savez que ce n'est pas du piège ou du filet que vous avez besoin, mais du lièvre ou du poisson, c'est comme l'or séparé de sa scorie, c'est comme la lune émergeant des nuages. Une seule raie de lumière sereine et pénétrante brille, un son majestueux se fait entendre dès avant les jours de la création.

Monté sur la vache il est enfin de retour chez lui.

Mais voici qu'il n'y a plus de vache, et avec quelle sérénité il est assis tout seul !

Malgré que le soleil rouge soit haut dans le ciel,
il semble être encore tranquillement endormi;

Sous un toit de chaume, à côté de lui, son fouet
et sa corde gisent, inutiles.

VIII

LA VACHE ET L'HOMME TOUS DEUX

HORS DE VUE

Toute confusion est mise de côté et la sérénité seule prévaut ; même l'idée de sainteté est absente. Où est le Bouddha ? où n'y a-t-il pas de Bouddha ? il ne s'appesantit pas sur ces questions, il passe rapidement sur elles. Quand il n'existe plus aucune forme de dualisme, un homme, eût-il mille yeux, ne réussit pas à découvrir une lucarne dans un mur. Une sainteté devant laquelle les oiseaux offrent des fleurs n'est qu'une dérision.

Tout est vide, le fouet, la corde, l'homme et la vache :

Qui a jamais contemplé l'immensité du ciel ?

Sur la fournaise incandescente pas un flocon de neige ne peut tomber :

Quand on en est arrivé là, manifeste est l'esprit de l'ancien maître.

IX

IL RETOURNE A L'ORIGINE, A LA SOURCE

Depuis le tout premier commencement, pur et sans tache, il n'a jamais été touché par la corruption. D'un œil calme il regarde la croissance et le dépérissement des choses qui ont une forme, cependant que lui-même demeure dans la sérénité immuable du détachement. Quand il ne s'identifie pas avec des transformations magiques, qu'a-t-il à faire d'artifices de discipline personnelle ? L'eau coule glauque, la montagne trône violette. Assis à l'écart, il observe les choses qui changent.

Revenir à l'Origine, être de retour à la Source — voilà déjà un faux pas !

Il vaut bien mieux rester chez soi, aveugle et sourd, simplement et sans faire d'embarras.

Assis dans sa hutte il ne prend pas connaissance des choses du dehors,

Regardez l'eau qui coule — où ? personne ne le sait ;
et ces fleurs rouges et fraîches — pour qui sont-elles ?

X

IL ENTRE DANS LA VILLE, RÉPANDANT LE BONHEUR A PLEINES MAINS

La porte de son humble chaumière est fermée et les plus sages ne le connaissent pas. Aucun reflet de sa vie intérieure ne peut être saisi ; car il va son chemin à lui sans suivre les pas des anciens sages. Portant une gourde il va au marché, appuyé sur un bâton il revient chez lui. On le trouve en compagnie de buveurs de vin et de bouchers. Lui et eux sont tous changés en Bouddhas.

Poitrine et pieds nus, il va sur la place du marché ;

Couvert de boue et de cendres, comme il sourit
largement !

Pas n'est besoin du pouvoir miraculeux des dieux,

Un simple contact de sa main, et voyez ! les
arbres morts se couvrent de fleurs.

ÉCOLE BOUDDHISTE ZEN.

Adaptation française

de PAUL PETIT.

